Illinois U Library

NUMÉRO 151

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MATHURINS

THÉATRE MARCEL HERRAND

VICTOR FRANCEN

LAURENCE AUBRAY

DANS

LE GRELUCHON DÉLICAT

COMÉDIE EN 3 ACTES DE

JACQUES NATANSON

Mise en scène de VICTOR FRANCEN

Décoration de la Maison ALAVOINE. Décor d'EMILE BERTIN

AVEC

GABRIEL CATTAND

FRANÇOISE FLEURY

LUCIEN GUERVIL

ET

ANDRÉ VERSINI

Directeur de la scène : ROBERT FRETEL

36, R. des MATHURINS - LOC. de 11 à 18h. ANJ. 90.00

SOIRÉES à 21 h. (SAUF MARDIS)

Mes HAVRE-CAUMARTIN-MADELEINE-St LAZARE

MATINÉE DIMANCHES et FÊTES à 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Simone Henri

Simone Michel

Emile Simone

1. HENRI. — *La vie est belle !* (ACTE I.)
2. SIMONE. — *Michel ! Vous n'allez pas ti* (ACTE I.)
3. EMILE. — *Je te les rendrai !* (ACTE II.)
4. MICHEL. — *Au Café de Paris !* (ACTE II.)
5. EMILE. — *Ce sont les miens.* (ACTE II.)

Simone Michel

Emile Henri

LE GRELUCHON DÉLICAT

Comédie en 3 actes
de JACQUES NATANSON

à Suzanne DANTÈS

Représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre MICHEL, le 30 janvier 1925, reprise ensuite aux Théâtres de l'AVENUE et de la MICHODIERE, cette pièce a été reprise à nouveau le 16 décembre 1953 au Théâtre des MATHURINS, dans une mise en scène de VICTOR FRANCEN et des décors d'HENRI SAMUEL.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1925, renewed 1953 by Jacques NATANSON.

Supplément au N° 409 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

	Théâtre MICHEL	Théâtre de l'AVENUE
Simone	*Madeleine CARLIER*	*Madeleine CARLIER*
Claire	*Yvonne FURSEY*	*Reine JOLY*
Michel	*Harry BAUR*	*Harry BAUR*
Henri	*Paul BERNARD*	*Roger TREVILLE*
Emile	*Julien CARETTE*	*Julien CARETTE*
Le Tapissier	*Emile CLOT*	*Maurice PREVAL*

	Théâtre de la MICHODIERE	Théâtre des MATHURINS
Simone	*Madeleine CARLIER*	*Laurence AUBRAY*
Claire	*Yvonne FURSEY*	*Françoise FLEURY*
Michel	*Harry BAUR*	*Victor FRANCEN*
Henri	*Roger TREVILLE*	*Gabriel CATTAND*
Emile	*Julien CARETTE*	*André VERSINI*
Le Tapissier	*HERVOUET*	*Lucien GUERVIL*

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, la scène comprend deux décors. Le décor du fond représente une chambre à coucher. Le décor de droite, premier plan, est constitué par une cabine téléphonique. Après la scène du téléphone, l'obscurité se fait, la cabine est enlevée. La scène représente alors la chambre tout entière.

Dans la chambre, il y a, de gauche à droite : une fenêtre, un grand lit, la porte de la salle de bains, la porte d'entrée, un placard. Tables de chevet, fauteuils. Appareil téléphonique. Dans la cabine, l'appareil est fixé à la paroi de gauche.

Au lever du rideau, obscurité complète. Henri entre dans la cabine et tourne un commutateur. La cabine s'éclaire. Henri tient sous son bras l'annuaire du téléphone, ouvert. Il le pose sur la planchette placée sous l'appareil, semble rechercher un numéro, le retrouve, décroche le récepteur et compose le numéro. Il attend, face au public. On entend une sonnerie. A gauche, Simone, couchée, grogne des paroles inintelligibles, se retourne en tous sens. La sonnerie s'acharne. Simone se dresse, allume, et considère, un peu effarée, l'appareil téléphonique posé à terre, près d'elle. La sonnerie redouble. Elle décroche le récepteur.

SIMONE. — Allo ?

HENRI. — Allo ?

SIMONE. — Allo ? J'écoute !

HENRI. — Bonjour, madame !

SIMONE. — Qui est à l'appareil ?

HENRI. — Vous allez bien ?

SIMONE. — Quel numéro demandez-vous ?

HENRI. — Le vôtre.

SIMONE. — Je ne crois pas.

HENRI. — Je vous l'affirme.

SIMONE. — C'est certainement une erreur.

HENRI. — Je ne me trompe jamais.

SIMONE. — Vous avez tort d'insister.

HENRI. — J'ai mes raisons.

SIMONE. — Comment ?

HENRI. — Je ne demande qu'à vous les exposer.

SIMONE. — A moi ?

HENRI. — Vous êtes Galilée onze-treize ?

SIMONE. — C'est mon numéro.

HENRI. — Vous voyez !

SIMONE. — Mais à qui croyez-vous parler ?

HENRI. — A madame Simone Destrelles.

SIMONE. — C'est moi.

HENRI. — Je ne vous le fais pas dire.

SIMONE. — Mais, monsieur, qui êtes-vous ?

HENRI. — Vous ne devinez pas ?

SIMONE. — Non.

HENRI. — Vous ne reconnaissez pas ma voix ?

SIMONE. — Pas du tout.

HENRI. — Ingrate !

SIMONE. — Ah ! c'est toi !

HENRI. — Mais oui, c'est moi.

SIMONE. — Comme c'est sérieux de faire des plaisanteries pareilles !

HENRI. — C'est de mon âge.

SIMONE. — Sais-tu ce que tu es ?

HENRI. — Non.

SIMONE. — Un petit idiot.

HENRI. — Je vous trouve un peu familière, madame.

SIMONE. — Tu as une drôle de voix.

HENRI. — J'ai la même voix que d'habitude.

SIMONE. — Je ne la reconnais pas.

HENRI. — Cela ne m'étonne pas. Vous ne l'aviez jamais entendue.

SIMONE. — Voyons, Emile !

HENRI. — Et d'abord, madame, je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien ne pas me nommer Emile.

SIMONE. — Ah ! ça, monsieur, est-ce que cette stupidité va prendre fin ?

HENRI. — Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

SIMONE. — Vous êtes un imbécile, monsieur, vous m'entendez ? Un sinistre imbécile. Et je ne vous l'envoie pas dire.

Elle raccroche et donne des signes d'énervement tandis qu'Henri continue de parler.

HENRI. — Evidemment, vous ne me l'envoyez pas dire, puisque vous avez le téléphone à votre disposition. *(Un temps.)* Hé ? *(Un temps.)* Allo ? *(En aparté :)* Zut ! *(Il refait le numéro. Un temps. Puis on entend la sonnerie. Simone qui, depuis un moment, semblait inquiète, décroche et écoute.)* Allo ?

SIMONE. — Allo ?

HENRI. — Vous vouliez déjà me quitter ?

SIMONE. — Michel, c'est vous Michel ?

HENRI. — Tiens ! Emile est mort ! Vive Michel !

SIMONE. — Vous êtes bête, mon ami ! Je ne me suis pas trompée, vous savez ! Vous avez beau déguiser votre voix ! J'ai compris. Vous me téléphonez pour savoir si je suis chez moi. C'est cela, n'est-ce pas ?

HENRI. — On ne peut rien vous cacher.

SIMONE. — Eh bien ! Constatez-le.

HENRI. — Je constate que vous êtes chez vous.

SIMONE. — Comme c'est mal, mon ami, de douter ainsi de moi !

HENRI. — J'avoue que c'est très mal.

SIMONE. — C'est pourquoi je vous ai donné cette petite leçon.

HENRI. — Quelle leçon ?

SIMONE. — J'ai dit : « C'est toi, Emile. » Vous pensez bien que je ne connais pas d'Emile ! Et quand vous vous êtes prêté au jeu, j'ai continué pour voir jusqu'où vous iriez. Et puis, vous avez avoué que vous ne vous nommiez pas Emile. Alors, j'ai raccroché, un peu brusquement, parce que je vous en voulais. Vous comprenez ?

HENRI. — Très bien.

SIMONE, *embarrassée.* — Mais j'étais certaine que vous me rappelleriez et que je pourrais vous expliquer... vous expliquer...

HENRI. — Parfaitement.

SIMONE. — Vous ne m'en voulez pas ?

HENRI. — Pas du tout !

SIMONE. — Mon pauvre Michel ! Je vous ai donné une émotion !

HENRI. — Ne croyez pas ça.

SIMONE. — Non ? Vous êtes sûr de moi ?

HENRI. — Comme de moi-même.

SIMONE. — Alors, pourquoi me téléphonez-vous ?

HENRI. — Parce que je ne suis pas Michel.

SIMONE, *exaspérée.* — Oh !

HENRI. — Ce n'est pas ma faute. Vous êtes étonnante ! Vous m'imposez l'état civil de tous les gens que vous connaissez, et quand je proteste vous n'êtes pas contente.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous diriez si vous receviez une paire de gifles ?

HENRI. — Je dirais qu'on a fait d'intéressants perfectionnements dans le domaine de la transmission téléphonique.

SIMONE. — Ah ? Vous êtes lâche, aussi ?

HENRI. — Pourquoi, aussi ? Vous êtes donc lâche, madame ?

SIMONE. — Vous avez trop d'esprit, monsieur.

HENRI. — Je suis prêt à le partager, madame.

SIMONE. — Malotru !

HENRI. — En échange, vous me donnerez des leçons de courtoisie.

SIMONE. — Vous en auriez besoin.

HENRI. — Si je n'avais besoin que de cela...

SIMONE. — Que vous faut-il encore ?

HENRI, *intensément.* — De la tendresse.

SIMONE. — Comptez sur moi.

HENRI. — Je savais bien que nous finirions par nous entendre.

SIMONE. — Quoi ?

HENRI. — Au fond, voyez-vous, tout cela n'est qu'une question de doigté.

SIMONE. — Ouais !

HENRI. — Et puisqu'on vous prend par les sentiments...

SIMONE. — Ce qui est inouï, c'est que vous semblez parler sérieusement.

HENRI. — Je ne plaisante jamais.

SIMONE. — Vous en avez pour longtemps ?

HENRI. — Pour la vie, madame.

SIMONE. — Vous devenez bête.

HENRI. — Comme vous m'avez transformé !

SIMONE. — Monsieur, je vous préviens que je coupe la communication.

HENRI. — Vous ne savez pas ce que vous perdrez, madame. *(Simone ne répond pas.)* Je vais vous le dire. *(Elle dépose le récepteur et n'écoute plus. Il continue de parler.)* Vous perdrez les quinze secondes qu'il me faudra pour vous redemander. Allo ?... Allo ?... Madame ?... *(Elle reprend le récepteur, écoute, mais ne répond pas.)* Vous ne voulez pas me répondre ?... Allo ?...

Il raccroche son récepteur. Elle en fait autant, éteint et s'enfonce dans son lit. Lui demeure un moment indécis. Il referme l'annuaire et va pour sortir. Il se ravise, rouvre l'annuaire, cherche un instant, et refait le numéro. Un temps. La sonnerie recommence de tinter. Simone, exaspérée, se dresse, rallume, reprend le récepteur.

SIMONE. — Allo ?

HENRI. — On nous avait coupés.

SIMONE. — C'est exaspérant !

HENRI. — Ne m'en parlez pas !

SIMONE. — Je vais déposer une plainte.

HENRI. — Moi aussi.

SIMONE. — Vous avez bien fait de me rappeler. Vous allez pouvoir me donner votre numéro.

HENRI. — Vous avez l'intention de me téléphoner ?

SIMONE. — Il ne s'agit pas de moi.

HENRI. — Et de qui donc ?

SIMONE. — D'une personne qui se trouve ici, à mes côtés, et qui vous écoute.

HENRI. — Vraiment ? Eh bien, passez-la moi !

SIMONE, *feignant de parler à une tierce personne.* — Tu l'entends, cet imbécile ?

HENRI. — Madame, une idée me trouble.

SIMONE, *même jeu.* — Il ne cessera pas !

HENRI. — J'ai reçu une excellente éducation.

SIMONE, *même jeu.* — Il en a l'air.

HENRI. — Et la moindre incivilité me choque au plus haut point.

SIMONE, *même jeu.* — S'il savait ce qui l'attend !

HENRI. — La pensée que je viens d'avoir m'est intolérable. Allo ? Vous m'entendez ?

SIMONE. — Mais oui, monsieur, allez toujours !

HENRI. — Je voudrais savoir si je vous fais face ou si je vous tourne le dos.

SIMONE, *même jeu.* — C'est peut-être un fou ?

HENRI. — Dites-moi ? Il est muet, votre partenaire ?

SIMONE. — Il a son idée, monsieur.

HENRI. — Ce n'est pas moi qui la lui prendrai, madame.

SIMONE. — Il est impatient de vous rendre les leçons que vous me donnez.

HENRI. — C'est une noble intention.

SIMONE. — Si donc vous voulez vous ommer ?

HENRI. — Est-ce bien utile ?

SIMONE. — Cela me paraît indispensable. ais vous vous dérobez, peut-être ? Déci- ément, vous êtes complet.

HENRI. — Il ne me manque rien.

SIMONE. — Vous êtes un triste individu.

HENRI. — Je ne suis plus triste depuis que ous êtes dans ma vie.

SIMONE. — Vous êtes insipide, lâche, échant et laid.

HENRI. — Vous vous trompez, je suis très entil.

SIMONE. — Vous êtes si repoussant que mais aucune femme ne vous a fait l'aumône une caresse. Alors, vous vous vengez gros- èrement sur des inconnues.

HENRI. — On m'avait parlé de la perspi- acité féminine. Mais je ne l'eusse pas crue pénétrante.

SIMONE. — Peut-être même avez-vous, par e moyen, noué des aventures ? Votre voix a ardé une certaine jeunesse.

HENRI. — Elle se conserve.

SIMONE. — Finissons-en. Donnez-moi votre om et votre adresse, et demain mon ami vous orrigera proprement.

HENRI. — Oui...

SIMONE. — Je vous écoute.

HENRI. — Je vous propose une solution plus égante.

SIMONE. — Laquelle ?

HENRI. — Voulez-vous que j'aille chez vous ?

SIMONE. — Quand ?

HENRI. — Tout de suite.

SIMONE. — Vous êtes fou ?

HENRI. — Je pourrai m'expliquer avec le uet. Je vous conseille d'accepter sinon je ous sonnerai jusqu'à midi.

SIMONE. — Ainsi, vous vous obstinez ?

HENRI. — Mon Dieu, oui !

SIMONE. — Eh bien, c'est très simple. Je ais laisser mon récepteur décroché et je entendrai plus sonner.

HENRI. — Parfaitement. Et si quelqu'un vous léphone, il croira que vous n'êtes pas chez ous et vous aurez des ennuis.

SIMONE. — Quoi ?

HENRI. — Heureusement, je suis là. Et je ense à tout. Voyez quel désagrément je vous pargne !

SIMONE. — Personne ne me téléphonera. on ami est auprès de moi, je vous le répète.

HENRI. — Bon. Alors, je viens.

SIMONE. — Comment ?

HENRI. — Autant il serait incorrect de ma art d'arriver à pareille heure chez une mme seule, autant il est légitime que j'aille ésenter mes excuses à monsieur votre ami. serai chez vous dans cinq minutes ; je suis côté.

SIMONE. — Voyons, ce n'est pas sérieux ? ous n'allez pas venir ici ?

HENRI. — Mais si !

SIMONE. — Je comprends. Vous n'avez ucune envie de me donner votre nom. Vous craignez des représailles. Eh bien ! monsieur, puisque c'est la seule façon de me débarrasser de vous je vous dis : venez, nous vous attendons.

HENRI. — Merci, madame.

SIMONE. — Mais comme vous ne viendrez pas, j'ajoute que vous êtes un goujat.

HENRI. — Merci, madame.

SIMONE. — Et je regrette fort de ne pouvoir vous dire face à face le dégoût que vous m'inspirez.

HENRI. — Ne regrettez rien, j'arrive.

SIMONE. — Crétin !

HENRI. — Ne perdons pas de temps.

SIMONE. — Grossier personnage !

HENRI. — Je vous présente mes hommages.

SIMONE. — Sinistre individu !

HENRI. — Gardez-en pour tout à l'heure.

SIMONE. — Voyou !

HENRI. — Cette fois, c'est moi qui raccroche.

Et il fait comme il dit, puis demeure incertain.

SIMONE. — Imbécile ! *(N'entendant plus rien, elle raccroche à son tour. Puis elle se recouche en répétant :)* Imbécile !... Imbécile !...

Elle éteint et, de nouveau, se prépare à dormir. Henri, hésitant, tire de sa poche une pièce de monnaie et la lance en l'air.

HENRI, *vivement.* — Face, j'y vais, pile, je n'y vais pas ! *(Sa pièce retombe, il regarde.)* Pile ! J'y vais quand même.

Il éteint et sort. Le décor est modifié comme il est indiqué plus haut. Un long silence. Simone dort. Sonnerie différente de celle du téléphone. Elle se lève affolée, allume, et tournoie un moment, indécise. Elle prend dans un meuble un revolver et vérifie s'il est chargé. On sonne toujours. Elle va pour sortir, se ravise, se remet de la poudre et du rouge, se peigne rapidement. Enfin, elle sort. On entend :

SIMONE. — Qu'est-ce que c'est ?

HENRI. — C'est le téléphone.

SIMONE. — Vous êtes complètement fou !

HENRI. — Il faut que je vous parle.

SIMONE. — Mais qui êtes-vous ?

HENRI. — C'est justement ce que je veux vous expliquer. C'est très important.

SIMONE. — Je vous préviens que je suis armée.

HENRI. — Alors, vous pouvez ouvrir.

Bruit de porte. Simone recule jusqu'au milieu de la scène en criant :

SIMONE. — Je vous défends d'entrer dans ma chambre !

HENRI. — Je resterai sur le seuil. Mais donnez-nous un peu plus de lumière. Je ne vous vois pas.

Elle obéit machinalement. Sa main droite braque le revolver dans la direction d'Henri. Pleine lumière.

SIMONE, *stupéfaite.* — Mais vous êtes un enfant ! *(Il s'incline en souriant.)* Eh bien ! Vous avez un certain toupet !

HENRI. — Qu'est-ce qui vous fait croire ça, madame ?

SIMONE. — C'est curieux, je vous croyais laid.

HENRI. — Merci.

SIMONE. — Mais ce n'est pas parce que vous êtes gentil qu'il faut vous croire tout permis ! Voyons ? Vous ne vous rendez pas compte de l'incorrection que vous avez commise ? Vous introduire dans la vie privée d'une femme à...

HENRI. — Trois heures moins vingt-cinq.

SIMONE. — C'est inouï. *(Il tousse.)* Vous êtes malade ?

HENRI. — Non. Mais il fait chaud dans la chambre et froid dans l'antichambre.

SIMONE. — Entrez. *(Il fait un pas.)* Ça va mieux ?

HENRI. — Vous tenez beaucoup à ce revolver ?

SIMONE. — Vous êtes peut-être un bandit ?

HENRI, *sur un ton de reproche.* — Oh !...

Elle hausse les épaules en souriant, dépose le revolver, s'assied sur son lit.

SIMONE. — Vous n'avez pas songé que votre geste pouvait avoir des conséquences graves ?

HENRI. — Lesquelles ?

SIMONE. — Vous faisiez semblant de me connaître.

HENRI. — Eh bien ?

SIMONE. — Eh bien ? Eh bien ? Gosse que vous êtes ! Que serait-il arrivé si je n'avais pas été seule ?

HENRI. — Vous êtes donc seule ? *(Elle a un mouvement de dépit.)* Rassurez-vous, je le savais.

SIMONE. — Comment ?

HENRI. — J'espère pour l'autre, s'il avait été là, qu'il serait venu ouvrir lui-même.

SIMONE. — C'est juste.

HENRI. — Ensuite, vous n'étiez ni avec Michel, ni avec Emile, puisque vous pensiez qu'ils vous téléphonaient.

SIMONE. — Je pouvais être avec un autre.

HENRI. — Je vous crois vertueuse.

SIMONE. — Pourquoi ?

HENRI. — Je préfère.

Un temps.

SIMONE. — Comment avez-vous pu me dire de telles horreurs ?

HENRI. — Je les regrette.

SIMONE. — Cela n'empêche que vous les ayez dites.

HENRI. — Je ne savais pas que vous étiez si belle.

Un temps.

SIMONE, *après réflexion.* — Mais... vous ne m'aviez jamais vue ?

HENRI. — Jamais.

SIMONE. — Alors, pourquoi m'avez-vou téléphoné ?

HENRI. — Vous voulez que je vous raconte

SIMONE. — Oui. Je serais curieuse de savoir

HENRI. — C'est long.

SIMONE. — J'ai le temps.

HENRI. — Je veux dire : je puis m'asseoir ?

SIMONE. — Mais certainement. Je vou demande pardon. *(Il s'assied.)* Eh bien ?

HENRI. — J'ai chaud.

SIMONE. — Voulez-vous retourner dan l'antichambre ?

HENRI. — J'aimerais mieux me débarrasse de mon pardessus. *(Un temps.)* Je peux ?

SIMONE. — Vous êtes fils unique ?

HENRI. — Oui.

SIMONE. — Je m'en doutais. *(Il se débarrass de son pardessus.)* Il y a un désordre, ici Posez ça là. Excusez-moi... Je ne m'attendai pas...

HENRI. — Mais voyons... Moi non plus.

Il se rassied.

SIMONE. — Je vous écoute.

HENRI. — Vous m'entendez bien ?

SIMONE. — Mais oui. Pourquoi ?

HENRI. — Ma voix ne porte pas. Et je sui un peu loin de vous.

SIMONE. — Approchez-vous. *(Il se rap proche.)* Alors ?

HENRI. — Vous fumez ?

SIMONE. — Oui. *(Il lui offre une cigarette Ils fument.)* Vous n'avez pas soif ?

HENRI. — Pas encore.

SIMONE. — Vous êtes bien ?

HENRI. — Très bien.

SIMONE. — Allons, tant mieux. Et main tenant, allez.

HENRI. — Je commence. Je ne sais pas d tout pourquoi je vous ai téléphoné.

SIMONE. — Vous vous moquez de moi ?

HENRI. — Je n'ai pas fini. Je ne sais pa du tout pourquoi je vous ai téléphoné mai je vais essayer de retrouver les mobiles qu m'ont poussé à le faire. Voilà, n'est-ce pas un beau début ?

SIMONE. — Passez le début.

HENRI. — Vous n'avez pas froid ?

SIMONE. — Non.

HENRI. — Vous ne voulez pas mettre un robe de chambre ?

SIMONE. — Pourquoi ?

HENRI. — C'est préférable pour la clarté d récit.

SIMONE, *souriant.* — Vous êtes bête.

Elle se lève.

HENRI. — Non. Je suis sensible.

Il se lève pour l'aider à passer sa rob de chambre. Puis ils reprennent leu place. Il demeure songeur, troublé d l'avoir frôlée.

SIMONE. — Eh bien ?

HENRI. — Pardon... Eh bien ! C'est trè simple. J'avais passé la soirée avec des ami

SIMONE. — Où ?

HENRI. — Chez l'un d'eux.
SIMONE. — Il y avait des femmes ?
HENRI. — A moitié.
SIMONE. — Comment, à moitié ?
HENRI. — Nous étions huit. Il y avait quatre mmes et quatre hommes.
SIMONE. — Vous étiez donc avec votre aîtresse ?
HENRI. — Oui et non. Aucune d'elles n'est a maîtresse. Mais elles l'ont été toutes les iatre à des époques différentes de mon xistence.
SIMONE. — A des époques différentes ?
HENRI. — Oui. La première le mois ernier, et la dernière il y a huit jours.
SIMONE. — Une semaine chaque.
HENRI. — Non, une nuit. *(Elle le regarde terrogativement.)* J'ai eu d'autres aventures itre temps.
SIMONE. — Mes compliments.
HENRI. — Je suis très franc avec vous.
SIMONE. — Vous avez raison.
HENRI. — Vous ne m'en voulez pas ?
SIMONE. — Je vous en remercie.
HENRI. — Je regardais donc mes quatre aîtresses...
SIMONE. — Mais, vos amis... ?
HENRI. — Oui ?
SIMONE. — Sont leurs amants actuels ?
HENRI. — S'ils ne l'étaient pas, ils doivent être, en effet, actuellement.
SIMONE. — Bon. Ensuite ?
HENRI. — En les regardant et en songeant l'existence que je menais en leur compagnie en la compagnie d'autres individus du ême tonneau...
SIMONE. — Vous êtes dur.
HENRI. — J'ai l'indignation rapide. En les egardant donc, je me disais : tout ça, c'est e la littérature.
SIMONE. — Comment ?
HENRI. — Je me disais : tout ça, c'est de littérature.
SIMONE. — Vous appelez ça de la littéature ?
HENRI. — Appelez ça comme vous voudrez. e suis las de ces réunions tristement joviales. e trouve que mes camarades ne sont pas rôles. Et je ne goûte plus les liaisons de ingt-quatre heures avec de petites grues ntimentales.
SIMONE. — Vous n'avez pas eu d'autres mies ?
HENRI. — Des jeunes filles.
SIMONE. — Eh bien ?
HENRI. — Epuisantes.
SIMONE. — C'est tout ?
HENRI. — Des femmes mariées.
SIMONE. — Alors ?
HENRI. — Je n'aime pas faire l'amour après-midi.
SIMONE. — Moi non plus.
HENRI. — C'est comme d'aller au théâtre en atinée.
SIMONE. — Je suis absolument de votre vis.

HENRI. — J'ai eu aussi des actrices.
SIMONE. — Connues ?
HENRI. — Dans leur quartier.
SIMONE. — Le bilan est terminé ?
HENRI. — J'ai flirté avec des amies de ma mère.
SIMONE. — Et puis ?
HENRI. — Et puis avec des mères de mes amis.
SIMONE. — C'est très bien, non ?
HENRI. — Il faut une mémoire terrible. Je pouvais parler à mes amis des amies de ma mère et, à la rigueur, à ma mère, des mères de mes amis.
SIMONE. — Oui.
HENRI. — Je faisais le contraire.
SIMONE. — Je ne me rends pas très bien compte.
HENRI. — Enfin, vous me comprenez ?
SIMONE. — Je m'efforce de vous suivre.
HENRI. — Ce soir, j'ai décidé que j'étais à un tournant de ma vie.
SIMONE. — Tout à coup ?
HENRI. — J'ai quitté mes camarades en claquant les portes et je suis descendu dans la rue, résolu à savoir enfin ce que c'était qu'une femme.
SIMONE. — Vous ne savez pas ?
HENRI. — Je n'ai pas eu le temps de l'apprendre.
SIMONE. — Ce n'est pas dans la rue que vous avez pu faire beaucoup de progrès.
HENRI. — Non. Mais j'ai rencontré des couples. De vrais couples. J'en ai vu, en voiture, qui se souriaient tendrement sans éprouver l'obligation de s'embrasser. Ils étaient calmes, tranquilles, certains, vous comprenez, certains de se retrouver. On sentait que ces gens-là avaient dormi plusieurs fois ensemble.
SIMONE. — Oui.
HENRI. — J'en ai croisé qui marchaient côte à côte sans se pincer le bras. Ils se parlaient, et le timbre de leur voix, et les inflexions qu'ils donnaient à leurs phrases se fondaient, ainsi que la cadence de leur pas... Ce n'est pas ridicule, ce que je dis ?
SIMONE. — Pas du tout.
HENRI. — Je suis entré dans un bar. Il y avait encore un couple.
SIMONE. — Un seul ?
HENRI. — Un seul, au milieu de vingt autres. Mais c'est celui-là seulement que je voyais. Il était joyeux, avec un fond de gravité. Animé, mais pas fébrile.
SIMONE. — Vous parlez de l'homme ?
HENRI. — Non. Je ne sais pas. Il m'est impossible de les séparer. Elle était peut-être plus jolie, mais lui était plus beau. On ne se demandait pas s'ils étaient du même âge ni de la même taille. Ils étaient deux, mais ils ne formaient qu'un. Un tout harmonieux et complet. C'étaient des amants... J'ai songé qu'il fallait bien des années de solitude avant d'en arriver là. Ou une chance folle.
SIMONE, *le regardant.* — Une chance folle...

HENRI. — Je me suis fait apporter l'annuaire et j'ai choisi votre nom.

SIMONE. — Au hasard ?

HENRI. — Pas au hasard. J'ai longuement feuilleté les pages. J'ai cherché d'abord dans les rues. Il y a de très jolis noms de rues. Clairs, sympathiques, ensoleillés. Il doit faire bon y suivre des femmes par un matin de printemps. Je n'ai pas pu me décider. J'ai pris les abonnés. Il y en a beaucoup. Environ cinq cent mille. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de l'angoisse qu'on peut éprouver quand il faut choisir un nom entre cinq cent mille ! Heureusement, j'ai remarqué qu'à la lettre D figuraient le plus grand nombre de femmes seules.

SIMONE. — Vraiment ?

HENRI. — Oui. Les pseudonymes y sont abondants et sonnent bien à l'oreille, avec une nuance de tendresse et un grand air de santé. Le prénom y ajoute sa note plus intime.

SIMONE. — Le mien ?...

HENRI. — Le vôtre est très bien, à mi-chemin entre la mélancolie et la frivolité. Cependant, j'hésitais entre vous et quelques autres. Votre numéro de téléphone a décidé.

SIMONE. — Pourquoi ?

HENRI. — Parce que le onze est pour moi un chiffre fatidique et que le treize m'a toujours porté bonheur.

SIMONE. — Touchez du bois !

HENRI. — C'est inutile. Ils ne m'ont pas trompé. Ils m'ont conduit chez vous. La vie est belle. *(Un silence. Timidement :)* Vous ne trouvez pas ?

SIMONE, *lentement.* — Elle n'est pas laide. *(Un silence.)* Qui vous a indiqué mon étage ?

HENRI. — Personne. Je l'ai cherché.

SIMONE. — Comment ?

HENRI. — Très simplement. J'ai sonné à tous les étages.

SIMONE. — Vous avez fait ça ?

HENRI. — Pardonnez-moi. Je n'avais pas le choix.

SIMONE. — Quel gosse !

HENRI. — Ne croyez pas ça !

SIMONE. — Quel âge avez-vous ?

HENRI. — Je parais jeune ?

SIMONE. — Plutôt, oui.

HENRI. — C'est une erreur. J'ai vingt ans.

SIMONE, *avec un désespoir comique.* — Aïe ! Voilà bien ce que je craignais.

HENRI, *désolé.* — Ce n'est pas assez ?

SIMONE. — C'est effrayant.

HENRI. — Si vous m'aidez, je vieillirai très vite. Je sens que je vais devenir sérieux.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

HENRI. — Je prépare mon droit.

SIMONE. — Quand ?

HENRI. — Tous les ans. Les examens sont annuels.

SIMONE. — Et avant votre droit ? Que faisiez-vous ?

HENRI. — J'ai passé mes deux bachots. J'ai mis trois ans.

SIMONE. — Et avant ?

HENRI. — J'étais au lycée.

SIMONE. — Et avant ?

HENRI. — Avant ?

SIMONE. — Oui.

HENRI. — Eh bien ! avant, je suis né. *(Un silence. Simone demeure songeuse.)* A quoi pensez-vous ?

SIMONE. — Vous n'êtes pas déplaisant. Il y a en vous un mélange de cynisme et de fraîcheur extrêmement curieux. Oui, sans aucun doute vous me plaisez.

HENRI. — Vous parlez sérieusement ?

SIMONE. — Plus que vous ne pensez.

HENRI. — C'est bizarre. Vous me dites des mots qui me remplissent de joie, et vous êtes grave, et triste. Que se passe-t-il ?

SIMONE. — Vous allez me quitter.

HENRI. — Je n'y songe pas.

SIMONE. — Je l'espère bien. Mais vous partirez, parce que je vous le demande très gentiment, avec une grande confiance, comme si nous étions de vieux amis.

HENRI. — Je ne comprends pas du tout.

SIMONE. — Vous y réfléchirez tout à l'heure, chez vous, en fumant une dernière cigarette avant de vous coucher. Et vous vous direz : voilà une femme à qui je plais profondément. Et elle m'a repoussé. Mais ce n'est pas une mauvaise femme. Elle n'a fait cela ni par cruauté, ni par coquetterie. Elle n'est même pas neurasthénique et son cerveau est sain. Elle est seulement un peu lâche. Elle a décidé de ne pas souffrir. Et, en me voyant, elle a éprouvé de l'inquiétude. Puis nous avons causé ensemble. Et elle a eu très peur. Alors elle m'a fait jurer que je ne la reverrais pas.

HENRI. — Je n'ai jamais juré ça.

SIMONE. — Vous ne vous en êtes pas aperçu. Mais vous l'avez juré. Et vous ne direz pas le contraire parce que vous ne voulez pas me faire de la peine.

HENRI. — C'est ridicule.

SIMONE. — Ne vous désolez pas. Vous avez du temps devant vous pour être aimé.

HENRI. — Je veux aimer maintenant.

SIMONE. — Vous êtes plutôt de ceux qu'on aime.

HENRI. — Jolie consolation, si l'on me fuit

SIMONE. — Pas d'amertume. Vous n'êtes pas à plaindre. Je ne veux pas figurer en tête de liste parmi vos victimes. Voilà tout. Allez faire vos griffes ailleurs, mon petit garçon.

HENRI. — Vous êtes méchante !

SIMONE. — Je me défends. Au revoir, cher monsieur. *(Elle lui tend la main. Il hésite. On sonne. Tous deux sursautent.)* Ça, par exemple !

HENRI, *chuchotant.* — Qui est-ce ?

SIMONE, *même jeu.* — Je ne sais pas.

HENRI. — Vous allez ouvrir ?

SIMONE. — Evidemment. C'est peut-être mon ami.

HENRI. — Lequel ?

SIMONE. — Pas d'insolence. Partez.

HENRI. — Bien.

Il prend son pardessus.

SIMONE. — Attendez. Vous ne pouvez pas passer par la grande porte.

HENRI. — Par l'office ?

SIMONE. — Oui. *(Un temps.)* Ah ! mon Dieu !

HENRI. — Quoi ?

SIMONE. — L'entrée de service est fermée. Je n'ai pas la clé.

On sonne encore.

HENRI. — Que faire ?

SIMONE, *affolée.* — Je ne sais pas... je ne sais pas... Vous voyez l'imprudence que vous avez commise ?

HENRI. — Je vous jure que je suis navré.

Sonnerie.

SIMONE. — C'est terrible. Je ne puis pas ne pas lui ouvrir. Il s'inquiéterait. Si du moins vous pouviez vous cacher ?

HENRI. — Où ?

Ils regardent autour d'eux. On sonne toujours.

SIMONE, *désignant le placard.* — Il n'y a pas à hésiter. Entrez là.

HENRI. — Dans le placard ?

On sonne.

SIMONE. — Allez !

HENRI. — C'est de l'ironie.

SIMONE. — Vous philosopherez plus tard.

HENRI. — Je vais étouffer.

SIMONE. — Il y a une prise d'air. Allez vite !

Henri entre dans le placard. Elle referme la porte, tourne la clé, la cache sous son oreiller et sort. Quelques secondes se passent. Puis Simone rentre en scène suivie de Michel.

SIMONE. — Entrez.

MICHEL. — Oui.

Il demeure sur le seuil.

SIMONE. — Vous ne pensez pas que je vais rester dans l'antichambre, en chemise de nuit et pieds nus ? *(Il la regarde, surpris.)* Oui, j'ai passé un peignoir et chaussé des mules. Mais il ne faut pas vous imaginer que cela me tient chaud.

MICHEL. — Non.

SIMONE. — Fermez la porte. On gèle ici.

Il ferme la porte.

MICHEL. — Je ne fais qu'entrer et sortir.

SIMONE. — Vous permettez que je me recouche ?

MICHEL. — Je vous en prie. Je vous ai réveillée ?

SIMONE. — Naturellement, vous m'avez réveillée.

MICHEL. — Je suis désolé, Simone. Je passais dans la rue, j'ai vu de la lumière chez vous.

SIMONE. — Quand je dis que vous m'avez réveillée, j'exagère. Je ne dormais pas très bien. J'ai allumé pour prendre un cachet.

MICHEL. — Vous avez tort de vous droguer.

SIMONE. — Vous préférez que je ne ferme pas l'œil de la nuit ?

MICHEL. — Vous pourriez suivre un régime.

SIMONE. — Je ne suis pas malade.

MICHEL. — Vous devriez dîner légèrement, ne pas vous charger l'estomac, le soir.

SIMONE. — Je ne fais pas d'excès.

MICHEL. — Vous êtes très raisonnable. Mais si vous évitiez, par exemple, le tabac qui est un excitant...

SIMONE. — Je ne fume pas.

MICHEL, *désignant le cendrier.* — Ces cigarettes...

SIMONE. — Quelques bouffées, parce que j'étais énervée. Vous n'avez pas la prétention de m'interdire...

MICHEL. — Je n'ai aucune prétention, Simone. *(Il examine le cendrier.)* Vous fumez du tabac fort.

SIMONE. — C'est celui que je préfère.

MICHEL. — Je pensais que vous aimiez au contraire les cigarettes très douces.

SIMONE. — J'ai changé d'avis.

MICHEL. — Vous êtes libre, Simone. *(Elle se pelotonne frileusement sous ses couvertures.)* Qu'avez-vous ?

SIMONE. — Mon lit est froid.

MICHEL. — Vous n'étiez pas couchée ?

SIMONE. — Je me promenais de long en large pour me calmer.

MICHEL. — Vous avez les nerfs fragiles.

SIMONE. — Très.

MICHEL. — Fuyez surtout les émotions.

SIMONE. — Si je dois compter sur vous pour ça !

MICHEL. — Je vous ai fait peur ?

SIMONE. — Qu'en pensez-vous ?

MICHEL, *apercevant le revolver et riant.* — C'est en mon honneur, cette arme ?

SIMONE, *machinalement.* — Non.

MICHEL. — Non ?

SIMONE, *se reprenant.* — Si. Ce pouvait être un bandit.

MICHEL. — C'est pour lui que vous avez refait votre maquillage ?

SIMONE. — Quoi ?

MICHEL. — Vous êtes fraîchement poudrée. *(Il se penche vers elle.)* Vos yeux sont faits. Et.. mais oui, il n'y a pas longtemps que vous vous êtes mis du rouge sur les lèvres.

SIMONE. — Et après ?

MICHEL. — Vous avez deviné que c'était moi ?

SIMONE. — Naturellement, à la réflexion.

MICHEL. — Naturellement. *(Un temps.)* Je puis m'asseoir ?

SIMONE. — Je suis fatiguée.

MICHEL. — Vous semblez très animée.

SIMONE. — Vous m'obligez à parler et à m'agiter.

MICHEL. — Je ne resterai qu'un moment.

(Elle ne répond pas.) Voulez-vous que je m'installe à votre chevet ?

SIMONE. — Décidément, vous me croyez souffrante ?

MICHEL. — Je vous raconterai des histoires pendant que vous vous endormirez doucement. Quand votre respiration sera égale et paisible, je me lèverai, j'éteindrai, et je m'en irai à pas de loup.

SIMONE. — Vous êtes fou ?

MICHEL. — Je vous aime tant, Simone.

SIMONE. — Moi aussi, mon ami, mais vous devriez comprendre que j'ai besoin de repos.

MICHEL. — C'est vrai. Je me rends compte que j'ai eu tort de monter.

SIMONE. — Qu'aviez-vous à me dire ?

MICHEL. — Rien.

SIMONE. — Comment ?

MICHEL. — Non, rien. Je vous ai expliqué. Je passais, par hasard. J'ai vu vos fenêtres éclairées ; je me suis dit : je vais lui souhaiter le bonsoir.

SIMONE. — A trois heures du matin ?

MICHEL. — Je n'y ai pas songé. Je suis ridicule.

SIMONE. — Vous êtes très gentil.

MICHEL. — Vous ne m'en voulez pas ?

SIMONE. — Je vous pardonne.

MICHEL. — Merci.

Il lui baise la main.

SIMONE. — Voilà. A présent, c'est fait.

MICHEL. — Qu'est-ce qui est fait ?

SIMONE. — Vous m'avez dit bonsoir.

MICHEL. — Je suis fatigué.

SIMONE. — Précisément.

MICHEL. — Vous ne me permettez pas de m'asseoir un peu ? J'ai renvoyé la voiture. Je ne suis pas certain de trouver un taxi. Et je ne suis plus jeune.

SIMONE, *impatientée.* — Asseyez-vous. Mais faites vite.

Il s'assied. Un temps.

MICHEL, *timidement.* — Je ne suis plus jeune mais je ne suis pas un vieillard.

SIMONE. — Non.

MICHEL. — Non... *(Un temps.)* Je suis content. J'ai terminé une affaire importante.

SIMONE. — Ah ?

MICHEL. — J'avais un dîner ce soir. Enfin, hier soir. J'ai réussi à imposer le projet de contrat que j'avais préparé. Je vais gagner beaucoup d'argent.

SIMONE. — Vous en gagnez beaucoup.

MICHEL. — Jamais assez. *(Il lui prend doucement la main et y pose ses lèvres.)* J'ai mené mes futurs associés au théâtre. J'aurais voulu vous téléphoner pour que nous allions boire une bouteille de champagne après. Mais je n'ai pas osé.

SIMONE. — Qu'avez-vous fait ?

MICHEL. — Ratineau m'a entraîné à Montmartre.

SIMONE. — Ratineau ?

MICHEL. — Un ami. Il est dans l'affaire. C'est un imbécile.

SIMONE. — Pourquoi faites-vous des affaires avec lui ?

MICHEL. — Il est très fort.

SIMONE. — Vous venez de dire que c'était un imbécile.

MICHEL. — Dans la vie.

SIMONE. — Ah oui !...

MICHEL. — Il prétend connaître les femmes. Il parle de son expérience. Il m'a dit des choses qui m'ont peiné.

SIMONE. — Sur les femmes ?

MICHEL. — Sur vous.

SIMONE. — Il ne me connaît pas.

MICHEL. — Non, mais il me connaît.

SIMONE. — Je ne vois pas le rapport.

MICHEL. — Moi non plus. *(Un silence.)* Il prétend qu'il en existe un.

SIMONE. — Un quoi ?

MICHEL. — Un rapport.

SIMONE, *se soulevant sur un coude.* — Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

MICHEL. — Des stupidités.

SIMONE. — N'y pensez plus.

MICHEL. — Je fais mon possible. *(Un silence.)* Vous m'aimez bien, Simone ?

SIMONE. — Mais oui, mon ami. Vous en doutez ?

MICHEL. — Non, puisque vous me le dites.

Un silence.

SIMONE. — Eh bien, maintenant, il faut aller vous coucher bien sagement.

MICHEL. — Je n'ai pas envie de dormir.

SIMONE. — Votre femme va s'inquiéter si elle s'aperçoit que vous n'êtes pas rentré.

MICHEL. — Non. Elle est absente.

SIMONE, *craintive.* — Ah ?

MICHEL. — Jusqu'à demain. Elle est dans sa famille. J'avais oublié de vous le dire.

SIMONE, *même jeu.* — Oui...

MICHEL. — Oui...

Un long silence.

SIMONE, *s'étirant.* — Cette nuit d'insomnie m'a tuée.

MICHEL. — Vous êtes très lasse ?

SIMONE. — Affreusement.

MICHEL. — Bien. *(Un temps.)* Je vous laisse. *(Un temps.)* Je me lève et je pars. *(Un temps.)* Je serai probablement obligé de rentrer à pied. *(Un temps.)* Il ne fait pas chaud. Je crois même qu'il pleut. *(Un temps. Il soupire.)* Voilà. Au revoir, Simone.

SIMONE. — Au revoir, mon ami. *(Il se lève. Elle lui tend la main. Il la prend, se penche vers elle, puis, soudain se redresse et regarde autour de lui, l'air inquiet.)* Qu'est-ce que vous cherchez ?

MICHEL. — C'est curieux. J'ai la sensation d'une présence.

SIMONE. — Quoi ?

MICHEL. — D'une présence étrangère. Il me semble que nous ne sommes pas seuls.

SIMONE. — Ne me faites pas peur.

MICHEL. — Je vous demande pardon. C'est

un peu de dépression nerveuse. J'ai beaucoup discuté à ce dîner.

SIMONE. — Ce doit être cela.

MICHEL. — Et puis, le champagne.

SIMONE. — Le champagne, oui.

MICHEL. — L'atmosphère des boîtes de nuit.

SIMONE. — C'est épuisant !

MICHEL. — Et ce crétin de Ratineau qui n'a agacé avec ses insinuations.

SIMONE. — Quelles insinuations ?

MICHEL. — Il m'a dit que j'étais cocu.

SIMONE. — Mon ami !

MICHEL. — Oui.

SIMONE. — Vous êtes sûr de votre femme ?

MICHEL. — Il ne s'agit pas de ma femme. Je l'aime beaucoup. Mais je crois que son infidélité me serait indifférente. Il n'y a que vous qui comptiez pour moi, Simone.

SIMONE. — C'est donc moi qui suis accusée ?

MICHEL. — A peu près.

SIMONE. — Comment, à peu près ? Ratineau vous a dit que je vous trompais ?

MICHEL. — Il ne l'a pas affirmé.

SIMONE. — C'est heureux.

MICHEL. — Ne vous fâchez pas, Simone. Ratineau m'a seulement fait entendre qu'une femme de votre âge, belle et désirable...

SIMONE. — Il ne m'a jamais vue.

MICHEL. — Je lui parle beaucoup de vous. D'après lui, vous ne pouvez pas, logiquement, vous contenter du piètre amant que je suis.

SIMONE. — Vous n'êtes pas piètre. Vous êtes très bien.

MICHEL. — J'ai été mieux.

SIMONE. — Je pense que c'est dans l'ordre des choses.

MICHEL. — Ce n'est pas une consolation.

SIMONE. — Je suis très heureuse d'être votre maîtresse.

MICHEL. — Simone...

SIMONE. — Quant à la logique de votre ami...

MICHEL, *méprisant.* — Un simple camarade...

SIMONE. — Vous lui direz qu'elle ne prouve pas en faveur de son intelligence, ni de sa prétendue expérience. Vous ne l'avez pas cru une seconde, j'espère ?

MICHEL. — Nous sommes fâchés.

SIMONE. — Je comprends. Vous lui avez démontré que ses suppositions étaient ridicules. Et il a été vexé.

MICHEL. — Ce n'est pas tout à fait cela. J'ai été incapable de lui prouver qu'il avait tort. Et même, en discutant avec lui, j'ai compris qu'il pouvait avoir raison. Alors, je l'ai eng... J'ai été dur. C'est pour ça que nous sommes fâchés.

SIMONE. — Que dites-vous ? Vous avez compris qu'il pouvait avoir raison ? Vous le pensez encore, peut-être ? Malgré mon attitude ?

MICHEL. — Je dois avouer, Simone, que votre attitude ne m'a pas rassuré.

SIMONE. — Vraiment ?

MICHEL. — Je suis nerveux, sans doute, mais cette lumière à quatre heures du matin...

SIMONE. — Vous êtes venu me surveiller ?

MICHEL. — Je suis venu parce que j'étais inquiet. Je suis monté, j'ai sonné ; j'ai attendu plusieurs minutes. Et cependant, vous étiez levée.

SIMONE. — Voulez-vous que, désormais, je dorme la porte ouverte ?

MICHEL. — Je vous trouve agitée. Et à moitié vêtue.

SIMONE. — C'est trop, évidemment.

MICHEL. — Ou trop peu. Vous êtes maquillée. Des cigarettes achèvent de se consumer dans votre cendrier. Et votre lit est froid.

SIMONE. — C'est inquiétant.

MICHEL. — Plus que vous ne pensez.

SIMONE. — Il y a aussi le revolver.

MICHEL. — Je vous concède que je ne comprends pas le revolver.

SIMONE. — Bref...

MICHEL. — Bref... *(Il faiblit, s'assied.)* Pardonnez-moi, Simone, j'ai passé une très mauvaise nuit.

Un silence.

SIMONE. — Eh bien ! mon ami, c'est très simple !

MICHEL. — Qu'est-ce qui est simple ?

SIMONE. — Fouillez ! Fouillez l'appartement !

MICHEL. — L'appartement ? Vous m'autorisez ?

SIMONE. — Je l'exige. Allez. Visitez toutes les pièces. Mettez tout sens dessus dessous. Sondez les rideaux et les tentures à coups de canne. Allongez-vous sous les divans. Ne laissez pas un coin inexploré. Que la peur du ridicule ne vous arrête pas. Vous regardez la porte de la salle de bain ? Tournez le commutateur !

Il allonge le bras et disparaît à moitié. Il recule avec un cri.

MICHEL. — Ah !

SIMONE, *effrayée.* — Ah !... Qu'y a-t-il ?

MICHEL. — J'ai eu peur. Cette lumière soudaine ! Cela m'a donné un coup.

SIMONE. — Il n'y a personne ?

MICHEL. — Non.

SIMONE. — Eteignez et sortez. *(Il rentre en scène.)* Fermez la porte. Et continuez. *(Il regarde le placard.)* Quoi ? le placard ?

MICHEL. — Je dois vous sembler grotesque.

SIMONE. — Pas du tout, mon ami. Vous êtes dans votre droit. Ouvrez le placard.

MICHEL, *hésitant.* — Faut-il que vous soyez sûre de vous !

SIMONE. — Ai-je l'air d'avoir la conscience tranquille ?

MICHEL, *même jeu.* — Vous êtes terrible.

SIMONE. — Si je vous trompe, mon jeu est d'aller jusqu'au bout. Qui vous dit que je ne joue pas le tout pour le tout ?

MICHEL, *même jeu.* — Si je ne trouve rien, vous aller me détester.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous risquez ? Je ne vous quitterai pas puisque c'est à votre argent que j'en ai.

MICHEL. — Ne soyez pas méchante.

SIMONE. — Ne me ménagez pas. L'essentiel est que vous soyez renseigné. Vous êtes déjà entré dans la salle de bains. Ouvrez le placard à présent.

MICHEL. — Simone...

SIMONE. — Allez donc !

MICHEL. — Il est fermé à clé.

SIMONE. — Ah ?

MICHEL. — Et la clé n'est pas sur la porte.

SIMONE. — Vous m'étonnez !

MICHEL. — Voyez vous-même.

SIMONE. — C'est ma femme de chambre qui l'aura prise.

MICHEL. — Singulière idée.

SIMONE. — Vous ne me croyez pas ? Forcez donc la serrure !

MICHEL. — C'est ce que je vais faire.

Il va rapidement au guéridon près de Simone, et prend le revolver.

SIMONE, *affolée.* — Quoi ? Qu'est-ce que vous faites ?

MICHEL, *revenu au placard.* — C'est de l'acier. Excellent pour former levier.

SIMONE, *même jeu.* — Michel ! Vous n'allez pas tirer !

Michel, surpris par le son de sa voix, se retourne et voit son désarroi. Un silence.

MICHEL. — Non, Simone, je ne vais pas tirer. Me prenez-vous pour un énergumène ? *(Il se rapproche d'elle.)* Voyons ! Réfléchissez ! Ai-je une tête à tirer des coups de feu dans la nuit ? *(Il s'approche encore.)* Ma situation me permet-elle de ces extravagances ? *(Souriant :)* Et croyez-vous qu'on ouvre une serrure à coups de revolver ? *(Doucement :)* Non. Je voulais me servir de ceci comme j'aurais employé un outil quelconque. C'est une arme qui s'est trouvée là ; je l'ai prise. Mais je vous jure que mon geste n'était pas prémédité. Je ne suis pas si violent. *(Il replace le revolver.)* Remettez-vous, Simone.

SIMONE. — Vous m'avez fait peur. Un accident est si vite arrivé.

MICHEL. — Vous avez raison. J'aurais pu... j'aurais pu me faire mal.

SIMONE. — Oui. *(Michel s'assied au pied du lit.)* Vous ne continuez pas ?

MICHEL. — Quoi ?

SIMONE. — La visite de l'appartement ?

MICHEL. — Non.

SIMONE. — Pourquoi ?

MICHEL. — Pensez donc ! Si j'allais trouver quelqu'un !

SIMONE. — Eh bien ?

MICHEL. — Qu'est-ce que je deviendrais, moi ?

SIMONE. — Mon ami...

MICHEL. — D'ailleurs, je suis certain que je ne trouverais personne.

SIMONE. — Que voulez-vous dire ?

MICHEL. — Que votre conscience est tranquille. Je m'en rends compte à présent.

SIMONE. — Vous y avez mis le temps.

MICHEL. — Cela ne m'avait pas frappé. Je m'excuse de vous avoir harcelée de mes questions ridicules. Et un peu meurtrie, sans doute, car un soupçon est toujours outrageant.

SIMONE. — Il n'y a que la vérité qui blesse.

MICHEL. — Ayez le triomphe plus modeste, Simone. Je vous exprime mes regrets, aussi, pour le revolver. Je n'ai pas vu, d'abord, ce que mon geste pouvait avoir de dramatique.

SIMONE. — Pas dramatique. Mais vous avez été bien imprudent.

MICHEL. — Je ne le serai plus. *(Un temps. Il se lève.)* Je vais vous laisser reposer. Bonne nuit, Simone.

SIMONE. — Bonne nuit, Michel.

MICHEL. — Vous me nommez Michel ? C'est gentil. Vous n'êtes pas fâchée ?

SIMONE. — J'ai bon caractère. Mais vous me promettez de ne plus recommencer ?

MICHEL. — Je vous le promets.

SIMONE. — Vous êtes redevenu raisonnable ? Et vous ne doutez plus de moi ? Jurez-le !

MICHEL. — Simone, je vous jure que je n'ai plus aucun doute et que je suis devenu très raisonnable.

SIMONE. — A la bonne heure.

Elle lui tend ses lèvres.

MICHEL, *après l'avoir embrassée sur le front.* — Ne vous dérangez pas ! *(Il va vers la porte, s'arrête, fait un geste de la main vers le placard et, avec un sourire forcé :)* Bonsoir, monsieur !

SIMONE, *riant.* — Vous êtes bête !

MICHEL. — J'ai des excuses.

Il sort. Simone se dresse dans son lit et tend l'oreille. On entend se refermer la porte d'entrée. Elle se lève, prend la clé sous son oreiller, ouvre le placard.

SIMONE. — Vous pouvez sortir.

HENRI, *apparaissant.* — Il est parti ?

SIMONE. — Oui. Venez. Asseyez-vous. *(Il reste debout.)* Vous ne voulez pas vous asseoir ?

HENRI. — C'est inutile. Je vais vous laisser.

SIMONE. — Vous ne désirez pas boire quelque chose ?

HENRI. — Non, merci.

SIMONE. — Cela vous fera du bien. Après une pareille émotion !

HENRI. — Quelle émotion ?

SIMONE. — Le revolver !

HENRI. — Le revolver ?

SIMONE. — Vous n'avez pas entendu ? Il a voulu forcer la porte du placard avec le canon du revolver.

HENRI, *riant.* — Quelle idée !

SIMONE. — Vous comprenez le danger que vous avez couru !

HENRI. — Oui.

SIMONE, *admirative.* — Vous êtes courageux !

HENRI. — Je ne sais pas.

SIMONE. — Si, vous êtes courageux.

HENRI. — Bien.

SIMONE. — Mon pauvre petit ! Vous devez tre glacé. *(Elle lui prend les mains.)* Non. omme vous êtes calme ! C'est admirable. ous sentez mes mains ? Elles sont brûlantes. 'est un peu de fièvre. J'ai eu un moment 'angoisse épouvantable.

HENRI. — Vous êtes certaine qu'il y a une rise d'air ?

SIMONE. — Comment ?

HENRI. — On étouffe, dans ce placard.

SIMONE, *déçue.* — Je vous demande pardon.

HENRI. — Pourquoi ?

SIMONE, *s'éloignant.* — J'ai lutté pendant ingt minutes pour nous sauver tous les deux. Cela m'avait rapprochée de vous. Trop, sans loute. Vous avez raison. L'intimité ne se crée as artificiellement. Même sous le coup d'un vénement important. J'ai vécu vingt minutes erribles, mais vingt minutes seulement. Ce 'est pas assez. Excusez-moi.

HENRI, *doucement.* — Il n'y a pas de quoi, oyons ! C'est tout naturel. Vous êtes une emme, donc nerveuse et impressionnable. *(Suivant son idée, il désigne le placard.)* Ce 'est pas confortable là-dedans vous savez ! e me suis débattu dans des robes. J'ai voulu n'asseoir. Mais c'est jonché de chaussures et l'embauchoirs. J'ai essayé de me faire une lace. Dans l'obscurité ce n'est pas facile.

SIMONE. — C'est encore une chance qu'on ne vous ait pas entendu procéder à votre nstallation.

HENRI. — Oui, c'est une chance.

SIMONE. — Vous n'auriez pas pu rester ranquille ?

HENRI. — Je croyais que je serais obligé le passer la nuit ainsi.

SIMONE. — Vous pensiez bien que je n'arrangerais pour vous délivrer ?

HENRI. — Je ne savais pas. Je n'ai pas 'habitude.

SIMONE. — Vous n'avez pas songé que la noindre imprudence pouvait me faire eaucoup de tort ?

HENRI. — C'est vrai ! *(Sincère:)* J'en aurais té navré, vous savez ! *(Il réfléchit.)* Comme otre existence doit être compliquée !

SIMONE, *ironique.* — Ça vous gêne ?

HENRI. — Personnellement, pas du tout. Je lis ça par sollicitude pour vous.

SIMONE, *même jeu.* — Je vous remercie.

HENRI. — On ne m'avait jamais caché dans n placard. Je suis content de connaître ça. Vous comprenez jusqu'à présent, mes aventures ont été plus simples.

SIMONE. — Retournez-y, mon petit ami.

HENRI. — Non, je vais me coucher, il est ard.

SIMONE. — Vous avez raison. Les enfants lorment à pareille heure.

HENRI, *prenant congé avec une courtoisie exquise.* — Je vous demande pardon, madame, lu dérangement que je vous ai causé !

SIMONE. — Je vous en prie.

HENRI, *même jeu.* — Je vous souhaite une onne nuit.

SIMONE. — Merci.

Henri se dirige vers la porte. Simone s'assied sur son lit. Elle a un petit sanglot.

HENRI, *surpris.* — Qu'avez-vous ?

SIMONE. — C'est la réaction. *(Henri, inquiet, se rapproche.)* Comment vous appelez-vous ?

HENRI. — Henri.

SIMONE. — Bien. Merci. Allez-vous-en.

HENRI. — Je ne puis pas vous laisser ainsi.

SIMONE. — Ne vous inquiétez pas.

HENRI. — Comme vous voudrez.

Il retourne à la porte.

SIMONE, *doucement.* — Vous partez ?

HENRI. — Vous m'avez dit de partir.

SIMONE. — Je ne me sens pas très bien. J'aimerais mieux ne pas rester seule.

HENRI. — En effet. Si vous êtes souffrante...

SIMONE. — Pas souffrante, mais bouleversée.

HENRI. — Je resterai donc auprès de vous.

SIMONE. — Vous ne serez pas grondé par vos parents ?

HENRI. — Je ne suis pas un enfant.

SIMONE. — Vous n'êtes pas fatigué ?

HENRI. — Je m'installerai dans ce fauteuil.

SIMONE. — Vous êtes gentil.

HENRI. — C'est la moindre des choses.

Il s'assied dans un fauteuil et remonte le col de son pardessus. Simone se recouche.

SIMONE. — Vous avez froid ?

HENRI. — Non.

SIMONE. — Vous n'êtes pas trop mal ?

HENRI. — Je suis très bien.

SIMONE. — Vous ne voulez pas vous déshabiller ?

HENRI. — J'aurais beaucoup plus froid.

SIMONE. — Approchez-vous de moi. *(Henri change de fauteuil.)* Cela me fait du bien de vous sentir là. Vous n'allez pas dormir tout de suite ?

HENRI. — Oh non !

SIMONE. — Alors, parlez-moi pour me calmer un peu. Je vais éteindre. Vous me raconterez des histoires pendant que je m'endormirai doucement. Vous voulez ?

HENRI. — Oui.

Simone éteint. Obscurité de scène. Un long silence.

SIMONE. — Eh bien ? Vous ne me racontez pas ?

HENRI, *qui s'assoupit, dans un murmure.* — Oui...

SIMONE. — Henri ? *(Il ne répond pas.)* Henri ?

Il dort. Elle se lève doucement, prend le couvre-lit et le dispose sur lui avec une tendre sollicitude. Puis elle se rassied et, rêveuse, elle le regarde dormir...

RIDEAU

ACTE II

Dix jours plus tard. Chez Simone. Un petit salon. Portes : au fond, donnant sur l'antichambre ; à gauche, premier plan, sur la chambre à coucher ; à droite, vers l'office. A droite, premier plan, une fenêtre. Au fond, à gauche, un petit secrétaire.

Au lever du rideau, Claire, portant sur un plateau le petit déjeuner de deux personnes, est devant la porte de gauche. Elle frappe, écoute, frappe encore. Enfin, on entend la voix de Simone.

SIMONE. — Qu'y a-t-il ?

CLAIRE. — C'est moi, madame.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous voulez ?

CLAIRE. — J'apporte le petit déjeuner.

SIMONE. — Entrez.

CLAIRE. — C'est fermé, madame.

SIMONE. — Attendez. *(Un temps. Simone entre par la gauche.)* Posez votre plateau là. *(Elle désigne une table. Claire y pose le plateau.)* Je n'ai pas faim.

CLAIRE. — M. Henri désire peut-être déjeuner ?

SIMONE, *se retournant vers la chambre.* — Il dort. *(Elle ferme la porte.)* Quelle heure est-il ?

CLAIRE. — Sept heures.

SIMONE. — Vous n'êtes pas un peu folle ? Je consens à être matinale, mais pas à ce point.

CLAIRE. — Madame confond. Il est sept heures du soir.

SIMONE. — Non ? C'est effarant.

CLAIRE. — C'est comme tous les jours.

SIMONE. — On n'a pas téléphoné ?

CLAIRE. — Si, madame. Monsieur, cinq fois. M. Emile, trois fois. J'ai dit que Madame était sortie.

SIMONE. — Bien. *(Elle va à la porte de sa chambre, l'ouvre, jette un coup d'œil et se retourne.)* Claire !

CLAIRE. — Madame ?

SIMONE. — Venez ici. *(Claire, étonnée, s'approche. Simone lui désigne la chambre.)* Regardez comme il est gentil !

CLAIRE. — Oui, madame.

SIMONE. — C'est charmant, cette tête sur l'oreiller, ces yeux clos, ces longs cils, cette bouche qui sourit.

CLAIRE. — Oui.

SIMONE. — N'est-ce pas qu'il est bien ?

CLAIRE. — Il est mieux que Monsieur.

SIMONE. — Ce n'est pas un critérium. Vous ne le préférez pas à M. Emile ?

CLAIRE. — Physiquement, je ne dis pas. Mais comme caractère...

Elle est réticente.

SIMONE. — Quoi ? Il n'a pas bon caractère ?

CLAIRE. — Il est moins familier.

SIMONE. — Qu'appelez-vous : moins familier ?

CLAIRE. — Je veux dire : il garde ses distances.

SIMONE, *comprenant.* — Ah ! avec vous ?

CLAIRE. — Bien sûr, pas avec Madame.

SIMONE. — C'est un point de vue. Donnez-moi une tasse de chocolat. Cela lui adoucira le réveil. *(Claire remplit une tasse et la lui donne. On sonne.)* Allez voir ce que c'est. Je n'y suis pour personne. Attendez. Est-ce qu'on n'a pas livré une robe hier soir ?

CLAIRE. — Si, madame. Elle est dans la chambre.

SIMONE. — Bon. Allez.

Elle sort, ainsi que Claire. On entend un bruit de voix, puis Emile entre, précédant Claire.

CLAIRE. — Puisque Madame n'est pas là !

EMILE. — Je l'attendrai.

CLAIRE. — Je ne sais pas si Madame rentrera pour dîner.

EMILE. — Elle vous préviendra ?

CLAIRE. — Oui.

EMILE. — Par téléphone ?

CLAIRE. — Probablement.

EMILE. — Je lui répondrai.

CLAIRE. — Vous ne pouvez pas rester ici.

EMILE. — Je vais me gêner.

CLAIRE. — Madame ne sera pas contente.

EMILE. — Ne vous inquiétez pas.

CLAIRE. — Elle me grondera.

EMILE. — J'en prends toute la responsabilité.

CLAIRE. — On dit ça.

EMILE. — Ce n'est pas la première fois que je l'aurai attendue ici.

CLAIRE. — Non.

EMILE. — Alors ?

CLAIRE. — Alors, rien.

EMILE. — Claire, vous me cachez quelque chose.

CLAIRE. — Mais non.

EMILE. — Je croyais que nous étions amis ?

CLAIRE. — Mais oui, monsieur Emile.

EMILE. — Je m'imaginais que vous m'étiez reconnaissante de vous donner des billets de théâtre ?

CLAIRE. — Vous n'en avez pas sur vous ?

EMILE. — Non. Mais vous n'y perdez rien. Il n'y a pas une seule pièce bien jouée, en ce moment.

CLAIRE. — Si elles sont intéressantes ?

EMILE. — Une pièce mal distribuée ne peut pas être intéressante. Le texte ne compte pas. Tout est dans l'interprétation.

CLAIRE. — A propos, monsieur Emile, est-ce ue vous allez jouer bientôt ?

EMILE. — Ne détournez pas la conversation. ous me dites que Madame n'est pas ici ?

CLAIRE. — Oui, monsieur Emile.

EMILE, *désignant le plateau.* — Et ça ?

CLAIRE. — Ça ?

EMILE. — Ce plateau, cette tasse propre, ce hocolat chaud ? Madame se disposait à goû- r quand je suis arrivé. *(Claire veut parler.)* nutile de protester. L'indication par l'acces- oire est infaillible. Vous n'avez pas, je pense, prétention de m'en remontrer sur une ques- on de mise en scène ? On se moque de moi, i.

Entre Simone, en robe du soir.

SIMONE. — Qu'y a-t-il ?

EMILE. — Enfin ! Ce n'est pas malheureux.

SIMONE. — C'est toi qui fais tout ce bruit ?

EMILE. — C'est moi.

SIMONE, *à Claire.* — Laissez-nous. *(Claire ort.)* Qu'est-ce que tu veux ?

EMILE. — Je désire savoir pourquoi, depuis lus de huit jours, cette maison m'est fermée.

SIMONE. — Crie plus fort.

EMILE. — Quoi ?

SIMONE. — Ameute la maison.

EMILE. — Je crierai si je veux.

SIMONE. — Certainement. *(Désignant la orte de la chambre :)* Réveille-le.

EMILE. — Qui ?

SIMONE. — Je ne suis pas seule.

EMILE, *baissant la voix.* — Il est là ?

SIMONE. — Veux-tu que je l'appelle ?

EMILE. — Il fallait me le dire. Je ne pouvais as savoir.

SIMONE. — Tu ne me laisses pas placer un ot.

EMILE. — Il est libre le jour ? Depuis uand ?

SIMONE. — Il est en grève.

EMILE. — Tu te fiches de moi ?

SIMONE. — Tu ne comprends pas que ta résence est déplacée ?

EMILE. — Je comprends très bien. Je m'en ais. Tu sais que je suis discret.

SIMONE. — Tu peux le dire.

EMILE.— Je reviendrai ce soir.

SIMONE. — Non.

EMILE. — Non ?

SIMONE. — Il ne me quitte pas, en ce oment. Sa femme est absente.

EMILE. — Et ses affaires ? Il les néglige ?

SIMONE. — Son secrétaire lui téléphone outes les heures. Tu es satisfait ?

EMILE. — C'est bon. Je m'incline. Mais si s amis sérieux se mettent à ne pas être érieux, où allons-nous ?

SIMONE. — Je reconnais que c'est un anque de tact.

EMILE. — Quand revient sa femme ?

SIMONE. — On ne sait pas. Il dit qu'elle est ans sa famille. *(Mystérieuse :)* Je crois u'elle est avec un amant.

EMILE. — Il ne s'en doute pas ?

SIMONE. — Qui sait ?

EMILE. — Quelles mœurs !

SIMONE. — Ne m'en parle pas !

EMILE. — Et moi ? Qu'est-ce que je deviens dans cette combinaison ?

SIMONE. — Et moi ? Crois-tu que ça m'amuse ?

EMILE. — C'est vrai. Ma pauvre chérie !

SIMONE. — Chut ! Je l'entends remuer.

EMILE. — Je file. Je te téléphonerai.

SIMONE. — Non. C'est imprudent.

EMILE. — Tu me préviendras, quand je pourrai revenir ?

SIMONE. — Je t'enverrai un mot.

EMILE. — Au revoir.

SIMONE. — Au revoir.

EMILE. — Tout ça n'est pas gai.

SIMONE. — A qui le dis-tu !

Emile va sortir. Il se ravise.

EMILE. — Je voulais te demander un conseil.

SIMONE. — Fais vite.

EMILE. — J'ai trouvé un engagement.

SIMONE. — A Paris ?

EMILE. — En province.

SIMONE. — Il faut accepter.

EMILE. — Une tournée de soixante-dix jours. Les petites villes du Centre.

SIMONE. — Bien payé ?

EMILE. — Quinze mille.

SIMONE. — Par jour ?

EMILE. — Par semaine.

SIMONE. — Ce n'est pas mal.

EMILE. — On peut subsister.

SIMONE. — Et puis, ça te fera connaître.

EMILE. — En Auvergne ?

SIMONE. — Tu as un beau rôle ?

EMILE. — Trois cents lignes.

SIMONE. — Bravo !

EMILE. — On emporte quatorze pièces. Je suis des quatorze.

SIMONE. — Ah !

EMILE. — Evidemment, ce ne sont que des silhouettes.

SIMONE. — Si elles sont amusantes ?

EMILE. — Je n'ai pas beaucoup de texte. Mais je crois que j'en ferai quelque chose.

SIMONE. — J'en suis persuadée.

EMILE. — Que veux-tu ! A Paris, je ne trouve rien.

SIMONE. — C'est très difficile, je sais. On n'engage que les gens qui ont un nom.

EMILE. — Comme si tout le monde n'avait pas un nom ! Mais mon physique me fait du tort. Je n'ai pas une tête de jeune premier.

SIMONE. — Joue les comiques.

EMILE. — Je n'ai pas de fantaisie.

SIMONE. — Mon pauvre Emile !

EMILE. — Je suis dégoûté.

SIMONE. — Il ne faut pas désespérer.

EMILE. — J'en arrive parfois à me demander si, par hasard, je n'aurai pas de talent !

SIMONE. — Tu en as beaucoup.

EMILE. — Je crois. N'empêche que je crève la faim.

SIMONE. — Tu exagères.

EMILE. — Je n'ai jamais le sou. Si je ne

vivais pas chez ma mère, qu'est-ce que je deviendrais ?

SIMONE. — Tu as une jolie cravate. Je ne te la connaissais pas.

EMILE. — J'ai touché une avance sur la tournée.

SIMONE. — Je croyais que tu n'avais pas signé ?

EMILE. — C'est un ami qui m'a prêté de l'argent parce que je lui ai dit que j'aurais bientôt un engagement. J'en ai profité pour acheter quelques petites choses indispensables.

SIMONE. — Tu n'es pas raisonnable. Je t'ai choisi moi-même une douzaine de cravates, il y a quinze jours.

EMILE. — Celle-ci me plaisait.

SIMONE. — Cette chemise est neuve ? Elle ne fait pas partie de celles qu'on t'a livrées le mois dernier ?

EMILE. — J'en avais envie.

SIMONE. — Elle est en soie ?

EMILE. — Oui, elle est en soie ; comme les autres. J'aime la soie. Tu ne vas pas me le reprocher ?

SIMONE. — Je ne t'ai fait aucune observation.

EMILE. — Comment trouves-tu mes chaussettes ?

SIMONE. — Très bien.

EMILE. — C'est du fil. Tu es satisfaite ?

SIMONE. — Un peu claires, peut-être.

EMILE. — C'est plus gai. Elles ne sont pas chères. Une occasion. J'en ai pris trois douzaines.

SIMONE. — Oui.

EMILE. — J'ai eu tort ?

SIMONE. — Je n'ai pas dit cela. Ensuite ?

EMILE. — J'ai commandé un smoking et un complet.

SIMONE. — Celui-ci est très bien.

EMILE. — Il est de l'année dernière. Tu n'exiges pas que je joue la comédie en haillons ?

SIMONE. — Non. Mais tout cela représente pour toi plusieurs semaines de travail.

EMILE. — Il faut ce qu'il faut.

SIMONE. — Tu aurais peut-être pu faire un emploi plus judicieux de la somme que tu as empruntée à ton camarade ?

EMILE. — C'est plus fort que moi. Dès que j'ai de l'argent, je le dépense.

SIMONE. — Je croyais que tu voulais faire des économies pour t'acheter une trois-chevaux ?

EMILE. — Je n'y arriverai jamais.

SIMONE. — Et ta mère ? Tu ne crois pas que quelques milliers de francs lui eussent fait plaisir ? Elle se saigne pour te nourrir.

EMILE. — C'est vrai. La pauvre femme !

SIMONE. — Et puis, comment vivras-tu, en tournée ?

EMILE. — Justement, j'avais pensé...

SIMONE. — Quoi ?

EMILE. — Puisque je vais travailler...

SIMONE. — Eh bien ?

EMILE. — C'est une garantie, n'est-ce pas ? Une garantie sérieuse ?

SIMONE. — Oui. Alors ?

EMILE. — J'avais pensé que tu pourrais peut-être m'avancer quelque chose sur mes appointements.

SIMONE, *après une hésitation.* — Combien veux-tu ?

EMILE. — Tu es gentille.

SIMONE. — Je te demande combien tu veux.

EMILE. — Vingt-cinq mille. Ça ne te gêne pas ?

SIMONE, *allant au secrétaire.* — Je vais te les donner.

EMILE. — Je te les rendrai.

SIMONE. — Mais oui.

EMILE. — Veux-tu que je te signe un papier ?

SIMONE. — Je n'ai que faire de ton papier.

EMILE. — Tu n'as pas confiance dans ma signature ?

SIMONE. — J'ai confiance en toi. C'est mieux.

EMILE, *susceptible.* — Je ne sais pas comment je dois le prendre.

SIMONE, *lui donnant des billets.* — Prends toujours ceci.

EMILE. — Merci. *(Un temps.)* Tu es vraiment gentille. *(Un temps.)* Je voudrais avoir beaucoup d'argent, et t'en donner. Mais pour t'entretenir il faudrait que je fusse très riche, car j'ai moi-même de tels besoins...

SIMONE. — Mon petit Emile, je regrette, mais je n'ai pas le temps d'écouter tes divagations.

EMILE. — Je ne peux pas vivre à moins de cent mille francs par mois. Et je suis modeste. A la vérité, je me sens capable d'en dépenser beaucoup plus. Sans faire de folie, bien entendu. Car, si je me permets des folies, nous atteignons des chiffres énormes. Je donnerais des fêtes, avec des musiciens et des pluies de fleurs. Je prendrais un théâtre. Je ferais de la production. J'aurais des maîtresses étonnantes. Mais je te garderais parce que tu es une bonne fille. *(Tâtant ses poches :)* Tu es sûre que j'ai pris les vingt-cinq mille ?

SIMONE. — Tu les as mis dans ton portefeuille.

EMILE, *vérifiant.* — Ils y sont.

SIMONE. — Au revoir.

Elle lui tend la main.

EMILE. — On ne s'embrasse pas ?

SIMONE. — Non, je te mettrais du rouge.

EMILE. — Au revoir, Simone.

Henri entre par la gauche.

HENRI. — Tu es là, Simone ? *(Il s'arrête interdit.)* Oh ! Pardon !

Simone est ennuyée, Emile suffoqué. Un long silence.

EMILE, *à Simone.* — Il a rajeuni.

SIMONE, *à Henri.* — Je viens tout de suite.

HENRI. — Bien.

Il fait un petit salut de la tête.

EMILE. — Je vous salue, monsieur ! *(Henri*

sort. Un silence. Puis, méprisant :) J'ai dit que tu étais une bonne fille. Je retire l'adjectif.

SIMONE. — Je te prie, avant tout, de ne pas être grossier.

EMILE. — Tout s'explique, à présent. Je comprends ton acharnement à m'envoyer en Auvergne.

SIMONE. — Aucun acharnement. Je t'ai conseillé de partir parce que j'ai pensé que ton absence faciliterait notre rupture. C'est tout.

EMILE. — Dire qu'il n'y a pas cinq minutes, je faisais le projet de t'entretenir ! *(Sortant son portefeuille :)* Et d'abord, tiens... *(Il lui jette les billets qu'elle lui a donnés.)* Reprends ça.

SIMONE, *doucement.* — Pourquoi ?

EMILE. — Que dis-tu ?

SIMONE. — Pourquoi veux-tu me rendre cet argent ? Je te l'ai prêté. Garde-le.

EMILE. — Tu es inconsciente ?

SIMONE. — Je reprends ma liberté. Mais nous restons amis. Je n'ai jamais eu à me plaindre de toi. Tu es un peu âpre et dépensier, ce qui n'est pas incompatible. Mais tu es très gentil. Tu me demandais de te rendre service en tant que maîtresse. Je le fais en camarade. Allons, remets ces billets dans ta poche.

Elle lui tend les billets.

EMILE, *indigné.* — En camarade ? Pour qui me prends-tu ?

SIMONE. — Je te jure que tu es ridicule.

EMILE. — J'ai des principes.

SIMONE. — Ne dois-tu rien à Claire ?

EMILE. — Si. De la monnaie. Mais c'est une salariée, c'est différent. Je te prie de me faire savoir dès demain le total des sommes que je t'ai empruntées. Je te les rendrai, quand je pourrai.

SIMONE. — C'est entendu.

EMILE. — Je te prie aussi de me restituer mon linge.

SIMONE. — Quoi ?

EMILE. — Il y a ici trois pyjamas qui m'appartiennent. Ta femme de chambre doit savoir où ils se trouvent ainsi que huit paires de chaussettes et quatre mouchoirs.

SIMONE. — Tu es un homme d'ordre.

EMILE, *se dirigeant vers un meuble.* — J'ai laissé dans ce tiroir un paquet de cigarettes. *(Il ouvre le tiroir.)* Le voici. *(Un temps.)* Tu ne fumes pas le tabac fort, sinon je te l'aurais laissé.

SIMONE. — Merci.

EMILE. — Tu me trouves âpre, m'as-tu dit ?

SIMONE. — Je trouve que tu devrais, dans ton intérêt, le laisser moins paraître. J'ai peur que les gens qui te connaissent peu ne se laissent fâcheusement impressionner par tes façons.

EMILE. — Mes façons ?

SIMONE. — Méfie-toi de tes réflexes. Le seul mot d'argent te fait sursauter. Et la pensée d'un gain possible supplante chez toi toute autre pensée. Ce n'est pas très joli, ça, mon petit, pas sympathique.

EMILE. — Je te remercie. C'est ton dernier mot ?

SIMONE. — Comment ?

EMILE. — Je veux dire : c'est la dernière gentillesse sur laquelle tu veux que nous nous quittions ?

SIMONE. — Je ne te comprends pas.

EMILE. — Si j'aime l'argent, Simone, c'est qu'il me console de bien des choses. Je t'étonne ? Te rends-tu compte de la façon dont tu as rompu avec moi ? Sais-tu que ta voix n'a pas eu le moindre tremblement d'émotion, de regret ? Et que tu ne m'as pas dit un seul mot tendre ?

SIMONE. — Pardonne-moi. Je suis nerveuse.

EMILE. — Ne te défends pas. J'ai l'habitude. Mon physique me tue, en amour comme à la scène. On ne me prend pas au sérieux. On me ramasse et on me dépose. On rit, pendant quelques jours, parce que je fais le pitre. On me cajole, comme si on m'aimait. Et quand j'ai épuisé mon répertoire, on me dit au revoir, avec sérénité. *(Un temps.)* Je t'embête ?

SIMONE. — Mais non.

EMILE. — Si. Je ne veux pas t'embêter. Tu ne dînes pas ici ?

SIMONE. — Je ne crois pas.

EMILE. — Je reviendrai chercher mes pyjamas tout à l'heure. Je m'arrangerai avec Claire. Elle est très gentille, Claire. Elle m'aime bien. Elle sait ce que c'est, cette fille. Et puis, ça l'attendrira de songer qu'elle a un avantage sur moi.

SIMONE. — Quel avantage ?

EMILE. — On lui laisse faire ses huit jours. Au revoir, Simone.

Il sort. Simone le regarde partir, puis va à la porte de gauche et l'ouvre.

SIMONE. — Tu peux venir, mon chéri.

HENRI. — Il est parti ?

SIMONE. — Oui. Je m'excuse de cet incident ridicule.

HENRI. — Je t'en prie.

SIMONE. — C'était Emile.

HENRI. — Je t'avoue que je l'avais deviné.

SIMONE. — C'est un pauvre garçon.

HENRI. — Je m'étonne qu'il soit pauvre.

SIMONE. — Tu es méchant. Je t'assure qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer.

HENRI. — Si c'est vrai, il est bien à plaindre.

SIMONE. — Tu m'en veux, n'est-ce pas, de l'avoir connu ?

HENRI. — Tu parles comme la Bible. *(Un temps.)* Je ne t'ai fait aucun reproche.

SIMONE. — Il y en a un dans ton regard.

HENRI. — C'est plutôt de l'étonnement.

SIMONE. — Je m'ennuyais, quand je ne te connaissais pas. Je sortais, j'allais danser. Les danseurs sont entreprenants. Quelques-uns ne sont pas déplaisants. J'ai des sens. Ils s'étaient un peu encanaillés, avant ton arrivée. *(Un silence.)* Tu me pardonnes ?

HENRI. — Je te demande pardon.

Un temps.

SIMONE. — Tu es prêt pour dîner ?

HENRI. — Non. Il faut que je passe chez moi pour me changer.

SIMONE. — Reste donc ainsi. Tu vas nous faire perdre du temps.

HENRI. — C'est que je voulais dire bonsoir à mes parents.

SIMONE. — Tu peux leur téléphoner.

HENRI. — Ce n'est pas la même chose.

SIMONE. — Comme tu voudras.

Un silence.

HENRI. — Tu es fâchée ?

SIMONE. — Pas fâchée. Un peu triste, seulement. Mais après tout, si tu ne veux pas m'avouer le véritable motif de ta visite à tes parents, je ne puis t'y forcer. Tu n'as pas de comptes à me rendre.

HENRI. — Pourquoi me dis-tu cela ? Je n'ai aucun motif mystérieux.

SIMONE. — C'est la peur de te perdre qui me rend indiscrète. Je songe à tes parents. Et je crains qu'ils ne s'inquiètent, et ne s'efforcent de nous séparer.

HENRI. — Ils n'ont pas lieu de s'inquiéter.

SIMONE. — Si. Un peu. Tu me comprends fort bien.

HENRI. — Pas du tout.

SIMONE. — Oui... N'en parlons plus. *(Un temps.)* Veux-tu que nous dînions ici ?

HENRI, *surpris*. — Quelle idée !

SIMONE. — Ne t'imagine pas qu'il soit nécessaire à mon bonheur de prendre mes repas tous les soirs sous l'œil d'un maître d'hôtel, ni que je ne puisse me coucher sans avoir passé par deux ou trois boîtes de nuit.

HENRI. — C'est peut-être nécessaire au mien.

SIMONE. — Tu es incapable de vivre après huit heures du soir autrement qu'en smoking ?

HENRI. — Depuis que je te connais, oui. Je savoure un orgueil ignoré de moi jusqu'à ce jour. Celui de promener une maîtresse qui s'affiche avec moi.

SIMONE. — Tu veux dire : avec qui tu t'affiches ?

HENRI. — Non. J'ai bien dit ; qui s'affiche avec moi. Tu m'as choisi pour te faire escorte, et c'est une gloire charmante. Tu es la reine, et je suis le page.

SIMONE, *souriant*. — Et tu crois que les pages tapaient leurs parents ?

HENRI. — Ah ? C'est cela qui te tourmente ? Laisse-moi donc, pour quelque temps encore, la joie de m'asseoir avec toi à l'ombre rose des petites lampes, et d'écouter les confidences du sombre sommelier par-dessus les fleurs. Quand il faudra éteindre les lampes, jeter les fleurs, et tuer le sommelier, nous verrons bien.

SIMONE. — A ta guise.

HENRI. — A tout à l'heure.

SIMONE. — Fais vite.

HENRI. — Ne crains rien.

SIMONE. — Prends la voiture.

HENRI. — Pas sans toi.

SIMONE. — Tu es bête, mon chéri.

HENRI. — L'intelligence n'est pas toujours propre. Et je ne veux pas ressembler au petit monsieur qui se trouvait ici il y a un instant.

SIMONE. — Pourquoi me parles-tu de lui ?

HENRI. — Parce que tu m'y fais penser. *(Un silence.)* Tu as rompu ?

SIMONE, *riant*. — Ton entrée a été décisive...

HENRI, *même jeu*. — Il ne savait pas que j'étais à côté ?

SIMONE. — Il croyait que c'était Michel.

HENRI, *se rembrunissant*. — Charmante plaisanterie.

SIMONE. — Voyons, chéri, réfléchis. Je voulais éviter une scène.

HENRI. — Tu lui as parlé de moi comme de celui qu'on trompe.

SIMONE. — C'était pour le faire partir.

Un temps.

HENRI. — Quand as-tu vu l'autre ?

SIMONE. — Avant-hier. Il vient quelquefois, à cette heure-ci, après ton départ. Nous bavardons. Il me demande de dîner avec lui. Je refuse. Il se plaint. Et je le mets dehors, car c'est le moment où tu reviens.

HENRI. — Tu l'attends aujourd'hui ?

SIMONE. — Non. Je ne pense pas qu'il vienne.

HENRI. — Et s'il arrivait, tout à coup ?

SIMONE. — Claire l'introduirait ici. Tu passerais, par ma chambre, et tu filerais tout doucement.

HENRI. — Je filerais, oui...

Un silence.

SIMONE. — Pourquoi y songes-tu, puisque cela t'ennuie ?

HENRI. — C'est parce que cela m'ennuie que j'y songe.

SIMONE. — Chasse ces mauvaises idées.

HENRI. — Nous trompons un pauvre homme, et il nous torture inconsciemment.

SIMONE. — Nous sommes quittes.

HENRI. — Non. Nous ne sommes pas quittes. Ce n'est pas si simple.

SIMONE. — Tu n'es pas heureux ?

HENRI. — Et toi ?

SIMONE. — Moi, oui, puisque je t'ai. *(Un temps.)* Tu ne m'aimes pas ?

HENRI. — Oh ! si, je t'aime. Mais comme un malfaiteur qui se cache et tremble sans cesse. Quand je te serre dans mes bras, je ne puis pas m'abandonner au plaisir de te sentir contre moi. Il faut que je guette, que je tende l'oreille, et que je sois prêt, à la moindre alerte, à bondir et à décamper en rasant les murs.

SIMONE. — Il n'y a aucun danger, il ne vient pas sans prévenir.

HENRI. — Il n'y a pas de danger, mais moi, je me sens coupable. *(Un temps.)* Et puis...

SIMONE. — Et puis quoi ? Qu'allais-tu dire ?

HENRI. — Rien. Je ne sais pas. Ce n'est pas tel ou tel fait précis qui me blesse, c'est l'atmosphère.

SIMONE. — L'atmosphère ?

HENRI. — Oui. Je ne sais comment t'expliquer... Ça sent le placard, comprends-tu ? Le placard, l'escalier de service, et les portes entre-bâillées. Tes sens ne sont pas seuls à s'être encanaillés. Il y a aussi ton cœur, ton cerveau, ta femme de chambre, le divan de ton boudoir et toutes les tentures de ton appartement.

SIMONE. — Ne me gronde pas. Tout cela va se dissiper, mon chéri, je te le jure. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus. *(Un temps. Elle va à lui.)* Laisse-moi t'embrasser. *(Elle l'étreint. Très tendre :)* Mon petit...

On sonne. Ils se séparent.

HENRI. — C'est lui ?

SIMONE. — Peut-être. *(Henri se dirige vers la porte de la chambre. On frappe.)* Entrez.

Entre Claire.

CLAIRE. — C'est le tapissier, madame. Il apporte sa note.

SIMONE. — Faites-le entrer dans un instant.

CLAIRE. — Bien, madame.

Elle sort.

HENRI. — A tout de suite.

SIMONE. — Oui... mais... dis-moi ?... J'ai très faim, tu sais ?

HENRI. — Je me dépêche.

SIMONE. — Tu ne me comprends pas. *(Riant :)* Si tes parents te refusent ce que tu vas leur demander ?

HENRI. — Alors, je te prierai de dîner ici. Et je te regarderai. Mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, car moi aussi j'ai faim. Une faim terrible.

SIMONE. — Bois encore un peu de chocolat.

HENRI. — C'est une idée.

Il se verse du chocolat.

SIMONE. — Ça ne t'est pas défendu ?

HENRI. — Je ne suis pas malade.

SIMONE. — Je veux dire : tes principes ne te l'interdisent pas ?

HENRI. — Tu me trouves ridicule ?

SIMONE. — Un peu. Mais si tu ne l'étais pas, je ne t'aimerais pas comme je t'aime. Au revoir, chéri.

HENRI. — Au revoir.

Simone sort. Henri boit son chocolat. Claire introduit le tapissier, et sort. Le tapissier attend qu'Henri ait bu, puis s'approche, le salue, et lui tend sa note. Henri, surpris, le regarde sans répondre.

LE TAPISSIER. — Deux cent vingt-sept mille huit cent soixante-quatorze. J'ai fait une petite réduction.

HENRI. — Vous êtes bien bon. Cela faisait sans doute un chiffre rond ?

LE TAPISSIER. — Comment ?

HENRI. — Rien.

LE TAPISSIER, *désignant les rideaux.* — C'est du beau travail.

HENRI, *voulant sortir.* — Oui.

LE TAPISSIER, *s'accrochant.* — Monsieur est content ?

HENRI. — Et vous ?

LE TAPISSIER. — J'ai des paiements à faire.

HENRI. — Ah ?

LE TAPISSIER. — Alors, si vous vouliez bien... ma petite note...

Il la lui impose.

HENRI, *prenant machinalement la note.* — Mais...

Entre Simone, tenant un chèque à la main.

SIMONE, *à Henri.* — Tu es encore là ?

HENRI. — Tu vois.

SIMONE, *au tapissier.* — Bonjour.

LE TAPISSIER. — Bonjour, madame.

SIMONE. — Vous avez votre note ?

LE TAPISSIER, *désignant Henri.* — C'est Monsieur qui l'a.

SIMONE, *à Henri.* — Ça t'intéresse ?

Elle lui prend la note.

HENRI, *rageant.* — Il faut croire.

LE TAPISSIER, *plaidant la cause d'Henri.* — C'est ma faute. J'ai trouvé Monsieur seul. Alors, j'ai pensé...

HENRI, *hautain.* — Ça suffit, monsieur, ça suffit.

Simone va pour payer le tapissier. On sonne. Elle suspend son geste et regarde Henri. Le tapissier les regarde alternativement. Claire entre en coup de vent, jette sur une chaise le chapeau et le pardessus d'Henri, et sort en courant. Scène muette. Henri prend son chapeau et son pardessus.

SIMONE, *payant le tapissier.* — Voici.

LE TAPISSIER. — Merci, madame.

Entre Claire.

CLAIRE. — C'est Monsieur.

Simone regarde Henri. Toujours silencieux, il se dirige vers la porte.

LE TAPISSIER, *à Henri.* — Je vous prie de m'excuser, monsieur. J'aurais dû me douter...

HENRI, *agressif.* — Vous douter de quoi, monsieur ?

SIMONE, *impérieuse.* — Chut !

Henri la regarde sans mot dire et sort.

LE TAPISSIER, *souriant.* — C'est jeune... ça tressaute. *(Simone le considère et ne répond pas. Confus.)* Pardon ! Mes hommages, madame.

Il sort.

SIMONE, *à Claire.* — Faites entrer.

Claire sort. Simone regarde sa robe et sort vivement par la gauche. Claire introduit Michel. Il est en smoking. Simone revient. Elle a passé son peignoir et remplacé ses souliers du soir par des mules.

MICHEL. — Bonjour, Simone.

SIMONE. — Bonjour, mon ami.

MICHEL. — Je ne vous dérange pas ?

SIMONE. — Je suis ravie de vous voir.

MICHEL. — Vous êtes trop bonne. Vous n'êtes pas pressée ?

SIMONE. — Mais non.

MICHEL. — Bien. *(Il s'assied.)* Vous faites quelque chose, ce soir ?

SIMONE. — Non. Je resterai ici. J'ai un peu de migraine.

MICHEL. — J'en suis navré. Pour vous d'abord. Ensuite pour moi, car j'espérais dîner avec vous.

SIMONE. — Je regrette, mon ami. J'en aurais été très heureuse.

MICHEL. — Peut-être désirez-vous que je vous tienne compagnie ?

SIMONE. — Vous êtes gentil. Mais je ne crois pas que ce soit souhaitable. Je ne suis pas très en train. Vous risqueriez de faire un triste repas.

MICHEL. — Bien. D'ailleurs, je n'aurais pas pu, je suis pris.

SIMONE. — Pourquoi donc me l'avez-vous demandé ?

MICHEL. — Pour connaître votre réponse.

SIMONE. — Vous avez de singuliers amusements.

MICHEL. — Ce n'était pas un amusement, Simone. Tout au plus une expérience.

SIMONE. — Une expérience ?

MICHEL. — C'est la quatrième fois que je vous vois. La quatrième fois que je vous invite à dîner. La quatrième fois que vous refusez.

SIMONE. — La quatrième fois ? Il me semble, mon ami, que nous nous sommes vus plus de quatre fois depuis que nous nous connaissons ?

MICHEL. — Je ne prends pas pour base la date à laquelle nous nous sommes connus. Mes comptes ne concernent que la période écoulée depuis la nuit du placard.

SIMONE. — Comment ?

MICHEL. — Vous savez bien. Cette nuit où j'ai commis l'incorrection de m'introduire chez vous inopinément. Il y a dix jours, je crois.

SIMONE. — Je ne sais pas.

MICHEL. — J'en suis certain. Comme je suis certain de ne pas avoir eu la joie, pendant ces dix jours, de causer avec vous plus de quatre fois.

SIMONE. — Vous l'avez déjà dit, mon ami.

MICHEL. — Je ne saurais trop le répéter, Simone. Il importe que vous jugiez exactement la situation.

SIMONE. — Il y a donc une situation ?

MICHEL. — Il y en a une. Je ne me suis pas insurgé, les jours précédents, contre votre désir de dîner sans moi. Car si je vous aime, Simone, je ressens aussi pour vous de l'amitié et du respect. Je me suis donc incliné devant votre volonté, sans me demander si l'événement auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, était pour quelque chose dans votre soudaine résolution de ne m'accorder que quelques minutes tous les deux ou trois jours.

SIMONE. — Cela n'a aucun rapport.

MICHEL. — Je ne vous l'ai pas demandé. Et je n'ai pas entendu votre réponse, car je serais désolé, Simone, si vous me mentiez. Je crois — remarquez que je n'affirme rien — je crois qu'il vaut mieux, pour vous et pour moi, que je ne vous pose pas de question à ce sujet.

SIMONE. — Je ne vous comprends pas.

MICHEL. — Je me verrai cependant contraint de le faire aujourd'hui, si vous n'accédez pas à mon désir.

SIMONE, *inquiète.* — Que se passe-t-il donc, aujourd'hui ?

MICHEL. — Rassurez-vous, ma chère amie. Rien de grave. Simplement ceci : que je dîne tout à l'heure avec des amis et leurs maîtresses, que j'ai promis que vous y seriez, et que je ne veux pas passer pour un imbécile.

Un silence.

SIMONE. — Vous auriez pu me prévenir.

MICHEL. — Je vous ai téléphoné. Votre femme de chambre m'a répondu que vous étiez sortie.

Un temps.

SIMONE. — Dois-je considérer cette demande comme un ordre ?

MICHEL. — Il est préférable, pour votre amour-propre et pour ma galanterie, que vous considériez cet ordre comme une prière.

SIMONE. — Et si je refuse ?

MICHEL. — Cela pourrait avoir de fâcheuses conséquences. *(Un temps. Il consulte sa montre.)* Nos amis nous attendent. Je vais fumer une cigarette pendant que vous vous habillerez.

SIMONE. — Je suis prête. *(Elle ôte son peignoir.)* J'essayais une nouvelle robe quand vous êtes arrivé.

Elle sonne.

MICHEL. — Je vous remercie de m'en avoir réservé l'étrenne.

SIMONE. — Il n'y a pas de quoi. *(Entre Claire.)* Donnez-moi mes chaussures et mon manteau. *(Claire sort par la gauche.)* Quels sont ces gens avec qui vous me menez dîner ?

MICHEL. — Ils sont charmants, et de bonne éducation. Vous pouvez vous fier à moi. J'ai trop le souci de votre plaisir pour vous infliger des compagnons déplaisants ou indignes de vous.

Claire rentre, et aide Simone à se chausser.

SIMONE. — Où allons-nous ?

MICHEL. — Au Café de Paris.

Simone se lève. Michel l'aide à mettre son manteau. Simone se dirige vers la porte et s'arrête. Michel s'efface.

SIMONE. — Passez, mon ami. Il faut que je prenne mon sac. Je vous rejoins. *(Michel sort. A Claire :)* Monsieur Henri va revenir. Vous lui direz d'aller au Café de Paris où je dînerai, et de m'inviter à danser.

CLAIRE. — Bien, madame.

Simone va sortir, et se ravise.

SIMONE. — Je vais lui laisser un mot. Regardez donc par la fenêtre si vous ne le voyez pas venir. *(Claire avance au premier plan, ouvre la fenêtre et se penche. Pendant ce temps, Simone va à son secrétaire, prend une enveloppe dans laquelle elle glisse les billets qu'Emile lui avait empruntés, puis rendus, cachète l'enveloppe et rédige la suscription.)* Claire !

CLAIRE. — Madame, j'aperçois M. Emile.

SIMONE. — Je l'avais oublié. Il vient chercher ses pyjamas... Vous les lui donnerez.

CLAIRE. — Oui, madame.

SIMONE. — Et vous remettrez cette lettre à M. Henri.

CLAIRE. — Bien, madame. Alors, ce n'est pas la peine que je fasse la commission ?

SIMONE. — Ne prenez donc pas d'initiative. Dites-lui ce que je vous ai dit, et donnez-lui ce mot.

CLAIRE. — Bien, madame.

SIMONE. — Bonsoir.

CLAIRE. — Bonsoir, madame. *(Simone sort. Claire reste seule en scène. Elle considère l'enveloppe, l'examine par transparence, la froisse légèrement entre le pouce et l'index, tout près de son oreille.)* Evidemment !. *(Elle réfléchit.)* Le onzième jour... *(Elle conclut :)* C'est un garçon bien.

On sonne. Elle met l'enveloppe dans la poche de son tablier, sort, et revient aussitôt avec Emile.

CLAIRE. — Madame vient de descendre.

EMILE. — Je l'ai vu sortir. Elle vous a dit ?...

CLAIRE. — Oui, monsieur Emile. Vos effets sont dans la chambre, sur la planche de la grande penderie ; je vais vous les donner.

EMILE. — Merci.

CLAIRE. — Alors, monsieur Emile, vous quittez la maison ?

EMILE. — Oui. Je suis obligé de m'absenter pour très longtemps.

CLAIRE. — Un voyage ?

EMILE. — Un gros engagement. Quatorze pièces à jouer.

CLAIRE, *admirative.* — Eh bien, vrai !

EMILE. — Ce n'est rien. Je sais déjà tous mes rôles.

CLAIRE. — Vous en avez une mémoire !

EMILE. — Affaire d'habitude. Quand j'ai saisi la psychologie de mon personnage, le reste est un jeu d'enfant. Ainsi, j'ai un valet de chambre...

CLAIRE, *déçue.* — Un valet de chambre ?

EMILE, *ennuyé.* — Oui. Je joue une pièce dont le héros est un valet de chambre.

CLAIRE. — C'est rare.

EMILE. — C'est très rare. C'est pourquoi on a songé à moi. Mais ce serait trop long à vous expliquer.

CLAIRE. — Bien, monsieur Emile.

EMILE. — Je vous dois de l'argent. Combien ?

CLAIRE. — Ce n'est pas pressé.

EMILE. — Tant mieux. Mais soyez certaine que je ne l'oublierai pas.

CLAIRE. — Merci beaucoup, monsieur Emile.

On sonne.

EMILE. — Vous attendez quelqu'un ?

CLAIRE. — Je sais ce que c'est. Voulez-vous entrer dans la chambre un instant ?

EMILE. — Oui.

Il sort à gauche. Claire sort par la porte du fond. On entend :

CLAIRE. — Monsieur Henri... Madame est sortie.

HENRI. — Comment, sortie ? Elle m'attend.

CLAIRE. — Non, monsieur.

Elle revient en scène, suivie d'Henri.

CLAIRE, *montrant la pièce vide.* — Monsieur voit bien. Madame n'est pas ici.

HENRI. — Elle est dans sa chambre.

CLAIRE. — Mais non, monsieur. Monsieur pense bien que je ne me permettrais pas de mentir à Monsieur.

HENRI. — Où est-elle ?

CLAIRE. — Madame est au Café de Paris. Elle m'a chargé de demander à Monsieur d'y aller également et de l'inviter à danser.

HENRI. — A danser ?

CLAIRE. — Oui, monsieur.

HENRI. — Pourquoi ne m'a-t-elle pas attendu ?

CLAIRE. — Parce que Monsieur est venu chercher Madame.

HENRI. — Monsieur ?

CLAIRE. — M. Michel.

HENRI. — Ah !

CLAIRE. — Oui, monsieur.

Un silence.

HENRI. — C'est tout ?

CLAIRE. — Oui, monsieur. *(Henri se dirige vers le fond.)* Pardon, monsieur.

Elle lui tend la lettre.

HENRI. — Vous ne pouviez pas me la donner plus tôt ?

CLAIRE. — Que Monsieur m'excuse. Madame m'avait bien recommandé de faire d'abord la commission.

Henri haussé les épaules. Claire s'éloigne légèrement. Henri ouvre la lettre, sort les billets.

HENRI, *criant.* — Claire !

CLAIRE. — Je suis là, monsieur.

HENRI. — Qu'est-ce que ça signifie ?

CLAIRE. — Je ne sais pas, monsieur.

HENRI. — C'est une mauvaise plaisanterie ?

CLAIRE. — Je ne crois pas que ce soit une plaisanterie. En tout cas, ce n'est pas une mauvaise plaisanterie.

HENRI, *sec.* — Quoi ?

CLAIRE, *intimidée.* — Rien, monsieur.

HENRI. — C'est bon. Laissez-moi.

Claire ouvre la porte du fond, mais au moment de sortir, elle se rappelle qu'Emile est dans la chambre. Elle

hésite et referme la porte. Henri, se croyant seul, s'assied. Il regarde l'enveloppe qu'il tient dans la main gauche, et les billets dans sa main droite. Il crispe les poings et, tout à coup, éclate en sanglots. Claire, surprise, le regarde. Emile, entre, venant de la chambre. Il s'arrête en voyant Henri. Il s'aperçoit qu'il pleure. Il interroge Claire du regard. Elle hausse les épaules avec un peu de pitié attendrie. Il se rapproche d'elle.

EMILE, *bas à Claire.* — Qu'est-ce qu'il a ?

CLAIRE, *même jeu.* — Il devait dîner avec elle.

EMILE. — C'est pour ça ?

CLAIRE. — Oui.

EMILE. — Sans blague ? *(Claire confirme sa réponse par un hochement de tête. Emu :)* Pauvre gosse !

Il s'approche d'Henri qui l'aperçoit et se redresse.

HENRI. — Que faites-vous ici ?

EMILE. — Je déménage.

HENRI, *se retournant et voyant Claire.* — Et vous ?

CLAIRE, *confuse.* — Mais, monsieur...

HENRI, *avec un geste désespéré.* — Oh ! Et puis... Qu'est-ce que ça peut bien me faire, à présent ?...

Et il pleure de plus belle. Emile le considère gravement. Puis il fait signe à Claire de se retirer. Elle proteste par gestes. Il insiste. Elle sort, à regret. Emile dépose son paquet sur une table, s'approche d'Henri, et lui pose la main sur l'épaule.

EMILE, *doucement.* — Voyons, mon vieux, faut pas pleurer comme ça ! *(Henri ne répond pas.)* Tu as du chagrin ?

HENRI. — Oui.

EMILE. — Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? *(Henri secoue la tête.)* Tu ne veux pas me dire ? *(Même jeu.)* Mais si, raconte-moi ! Je ne suis pas méchant. Je ne t'en veux plus, puisque tu es malheureux. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

HENRI. — Elle m'avait promis de dîner avec moi.

EMILE. — C'est tout ? *(Henri incline la tête.)* Ce n'est pas grave. *(Henri affirme que si.)* Mais non. Il faut te faire une raison. Et puis, ce n'est peut-être pas sa faute. Si elle a été obligée de dîner avec l'autre ? C'est ça ? Oui ? Et bien ! Il n'y a pas de quoi te désoler. Tu sais où elle est ?

HENRI. — Oui. Elle m'a fait dire d'aller la rejoindre et de danser avec elle.

EMILE. — Il faut y aller.

HENRI. — Je ne veux pas. Je ne veux pas la voir avec lui.

EMILE. — Comme tu es sensible !

HENRI. — Peut-être.

EMILE. — Ça te passera.

HENRI. — Je ne crois pas. Vous êtes gentil. Je vous remercie.

EMILE. — On est frères. *(Un temps.)* Tu es fils de famille ?

HENRI. — Oui. Et vous ?

EMILE. — Ce n'est pas le même genre de famille. Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

HENRI. — Il est magistrat.

EMILE. — C'est un bon métier.

HENRI. — Et le vôtre ?

EMILE. — Je suis orphelin.

HENRI. — Pardon...

EMILE. — Il était utilité.

HENRI. — Utilité ?

EMILE. — Il apportait les lettres sur un plateau, dans les théâtre de quartier.

HENRI. — Vous faites du théâtre, aussi ?

EMILE. — Oui, mais je joue des rôles.

HENRI. — Vous êtes connu ?

EMILE. — J'ai peu de relations.

Henri qui avait oublié les billets, ouvre la main et sursaute.

HENRI, *avec un gémissement douloureux.* — Oh !...

EMILE. — Qu'est-ce que tu as ?

HENRI, *lui montrant les billets.* — Elle m'a laissé ces billets sous enveloppe.

EMILE, *machinalement.* — Ce sont les miens.

HENRI. — Comment ?

EMILE. — Rien. C'est ça qui t'a mis dans cet état ?

HENRI. — J'en ai honte.

EMILE. — Tu es fragile.

HENRI. — Cet argent me brûle les doigts.

EMILE, *intéressé.* — Ah ?

HENRI, *se levant.* — Je vais le jeter par la fenêtre.

EMILE, *se précipitant.* — Hé là ! Pas de bêtise !

HENRI. — Que voulez-vous que j'en fasse ?

EMILE, *faisant mine de réfléchir.* — Attends. Je cherche. Tu ne joues pas au poker ?

HENRI. — Non.

EMILE. — Et au baccara ?

HENRI. — Non plus.

EMILE, *rêveur.* — C'est dommage. *(Un temps.)* Veux-tu me les confier ? J'irai les jouer ce soir.

HENRI, *lui tendant les billets.* — Prenez.

EMILE, *empochant l'argent.* — Je vais te signer un papier.

HENRI. — C'est inutile.

EMILE. — Comme tu voudras. Mais je te rembourserai, tu sais !

HENRI. — Ce n'est pas la peine.

EMILE. — Je n'insiste pas. Cependant je ne veux pas te voler cette somme.

HENRI. — Puisque je vous l'abandonne.

EMILE. — N'importe. Je ne veux pas te la voler. Je vais te donner un conseil en échange.

HENRI. — Lequel ?

EMILE. — As-tu encore un peu d'argent ?

HENRI. — Oui.

EMILE. — Alors va boire quelques verres. Dîne confortablement. Et puis reviens guetter le retour de Simone. Si elle rentre seule, tu la rejoindras vers deux heures et tu lui diras

ue tu as soupé avec des amis, et des femmes. urtout des femmes.

HENRI. — Pourquoi ?

EMILE. — Pour l'agacer. Il ne faut pas u'elle soit trop sûre de toi. Si tu savais ombien de fois, lorsqu'elle m'avait donné endez-vous après minuit, j'ai mis mon moking pour faire une partie de billard avec les camarades ! On se moquait de moi, mais 'avais la joie en rentrant ici, de l'entendre me lire : « Tiens ! Tu es habillé ? Où donc as-u passé la soirée ? » Les femmes, mon vieux, l faut les tenir en haleine. Ça ne m'a pas réussi, mais ça ne prouve rien.

HENRI. — Vous n'avez pas de rancune contre moi ?

EMILE. — Tu m'es sympathique !

HENRI. — Vous ne l'aimez pas ?

EMILE. — Je ne sais pas. N'insiste pas. On pourrait se fâcher.

HENRI. — Pardon.

EMILE. — Et puis, je t'en prie, ne pleure pas. Tu en verras bien d'autres.

HENRI. — Vous n'êtes pas rassurant.

EMILE. — J'ai de l'expérience.

On sonne. Ils se regardent, surpris.

HENRI. — On a sonné. C'est peut-être elle qui revient ?

EMILE. — Ça m'étonnerait.

On entend :

CLAIRE. — Monsieur...

MICHEL. — Laissez-moi passer.

CLAIRE. — Mais, monsieur, il n'y a personne.

MICHEL. — Allez, allez, ne me racontez pas d'histoires.

CLAIRE. — Monsieur...

La porte s'ouvre et Michel paraît, bousculant Claire.

MICHEL, *à Claire.* — Laissez-moi donc tranquille. *(Il aperçoit Henri et Emile. Surpris :)* Ah !... *(A Claire.)* Vous, filez à l'office, et n'en bougez pas. *(Claire sort.)* Messieurs, excusez-moi. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à vous trouver ensemble. Peu importe. Lequel de vous deux est comédien ?

EMILE. — C'est moi, monsieur. Vous me connaissez ?

MICHEL. — J'ai payé pour vous connaître.

EMILE. — Au théâtre ?

MICHEL. — Non. A un détective privé. Mais ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Vous pouvez vous retirer.

EMILE, *surpris.* — Ah ?... Bon. *(Il va pour sortir, revient, prend son paquet. A Michel :)* C'est à moi.

MICHEL. — Vous m'étonnez.

EMILE, *s'inclinant devant Michel.* — Monsieur...

MICHEL. — Bonjour. *(Emile sort. A Henri :)* A nous deux, à présent. Vous semblez surpris ? Vous ne m'attendiez pas ? J'avoue que j'ai bien manœuvré. Tout était prévu. Au moment où nous commencions à dîner, mon secrétaire est arrivé tout courant, me demandant de passer d'urgence à mon bureau sous un prétexte grave. Personne n'a eu le moindre soupçon. Je suis venu ici tout droit. J'étais certain de vous surprendre. Mais je ne pensais pas rencontrer le comédien. Vous vous connaissez donc ?

HENRI. — Depuis cinq minutes.

MICHEL. — Ah ? *(Un temps.)* Je préfère. J'ai craint un moment de me trouver en présence d'une société par actions.

HENRI, *se redressant.* — Monsieur !

MICHEL. — Oh ! Pas d'attitude ! Je vous en prie ! Ce n'est pas le moment. J'ai une demi-heure. Asseyez-vous. Et causons.

HENRI, *lui tendant sa carte.* — Je suis à votre disposition.

MICHEL, *prenant machinalement la carte.* — Quoi ? *(Comprenant :)* Vous êtes fou ? Un duel, à notre époque ? D'ailleurs, cela tranchera-t-il la question ? Et saurons-nous après de quel côté est le bon droit ? Croyez-vous que la justice divine prononcera, entre vos vos vingt ans et ma fortune ? Et puis, ce serait trop simple. Nous sommes entre hommes. Je puis enfin crier autant qu'il me plaît. Depuis dix jours, je remâche ma colère. De gré ou de force, vous la subirez.

HENRI. — Je ne vois pas où vous voulez en venir.

MICHEL. — Vous n'avez rien à voir. Je suis ici chez moi. je regrette d'avoir à vous le rappeler. Et d'abord, je vous prie, quittez ce ton impertinent. Et ne vous dressez pas sur vos ergots. On dirait, ma parole, que vous êtes l'offensé.

HENRI. — La situation ne me paraît pas...

MICHEL. — La situation n'a pas à vous paraître...

HENRI. — Mais...

MICHEL. — Assez ! Vous êtes effarant ! Je ne savais pas que vos pareils eussent un tel souci des convenances !

HENRI. — Vous vous trompez, monsieur...

MICHEL. — Taisez-vous ! Je suis seul juge de la situation. Ne me poussez pas à bout. Je vous jure que je fais un rude effort. Ne me le rendez pas impossible. C'est inouï, tout de même, quand je viens ici dans un but de conciliation, que vous ne me laissiez pas placer un mot !

HENRI. — Dans un but de conciliation ?

MICHEL. — Mon petit monsieur, depuis dix jours, je me suis informé. Une agence spéciale m'a fait de surprenantes révélations. J'ai appris, entre autres choses, que j'avais été copieusement trompé. Il paraît que vous n'êtes pas le premier, ce que vous savez sans doute. J'en ai conclu que vous n'êtes pas non plus le dernier, ce que vous ignorez peut-être.

HENRI. — Pardon !

MICHEL. — Je sais ce que je dis. Vous n'êtes pas le dernier. Et je durerai plus que vous. Je dispose d'armes moins brillantes, mais plus solides. Vous êtes dangereux, mais de règne éphémère. Je suis sans attrait, mais ina-

movible. Vous êtes séduisant, je suis riche. Vous êtes à la merci d'un caprice. J'ai le bonheur de ne craindre aucune surenchère. La vie n'est pas belle sans l'amour. Mais pour aimer sans souci, il faut vivre. L'amour décroît. Mes bénéfices augmentent. Vous partirez, je resterai. *(Henri fait mine de se retirer.)* Attendez. Vous partirez, mais pas à présent.

HENRI. — Je ne suppose pas que vous soyez disposé à m'accorder un délai ?

MICHEL. — Hélas !

HENRI. — Comment ?

MICHEL. — Je n'ai pas achevé. Je vous ai dit que j'étais certain de rester. A une condition cependant. C'est que je ne me montre pas maladroit. Si je m'insurge, et si je contrôle, si j'ordonne et si je menace, si je refuse enfin de partager mon bien, je risque de le perdre, car la femme la plus saine et la plus raisonnable peut avoir une minute d'égarement. Ma réaction première a été brutale. Je voulais rompre. Mais j'ai songé à la chère présence qui illumine ma vie. Et j'ai senti ma faiblesse. Voyez-vous, je parle d'elle. Elle est ici, à présent. Elle est entre nous, légère et impalpable. Nos yeux ne peuvent la voir. Mais notre cœur la devine. Et nous nous mouvons dans son parfum. Je devrais vous maudire. Et ma voix se fait plus douce. *(Un long silence.)* Qu'est-ce que je disais ?... *(Un temps.)* Ah ! oui... J'ai compris que je n'aurais pas la force de m'en aller. Et j'ai conçu de l'indulgence. Beaucoup d'indulgence. J'ai amèrement réfléchi. C'est pourquoi je suis ici. *(Un silence.)* Quoi ? *(Henri le regarde et ne répond pas.)* Vous n'êtes pas un méchant garçon.

HENRI. — Non.

MICHEL. — Non. Mais vous êtes un peu encombrant. *(Henri, étonné, le regarde.)* Je vous surprends ?

HENRI. — Je ne vous comprends pas très bien.

MICHEL. — Vous occupez dans la vie de Simone — je vous demande pardon : aussi bien faut-il que nous la nommions — une place considérable, excessive. Si j'ai ignoré l'existence de vos prédécesseurs, c'est qu'ils étaient plus discrets. Et elle, moins inconséquente. Elle apportait dans ses rapports avec moi un souci de courtoisie qui m'eût alors indigné si j'en avais connu la fausseté, mais qui, je vous l'avoue, me paraît — lorsque je le compare, à son attitude actuelle — le comble du savoir-vivre ! *(Un temps.)* Oui... je parle sans doute un langage qui vous est peu familier : jusqu'à votre avènement, je voyais notre amie quand j'en exprimais le désir. Et elle dînait avec moi chaque fois que je l'en priais. Depuis qu'elle vous connaît, elle m'a accordé quatre fois la brève faveur de l'entrevoir. Je trouve que c'est peu.

HENRI. — Mais, monsieur, pourquoi me dites-vous cela ?

MICHEL. — Mon ami, il y a un instant, lorsque j'ai eu la faiblesse de m'attendrir, j'ai cru percevoir chez vous une émotion d'une certaine qualité. C'est pourquoi — je ne sais si vous l'avez remarqué — je m'efforce depuis ce moment de vous parler avec aménité. Il ne faudrait pas, tout de même, en prendre prétexte pour me tenir tête. Et je vous serais obligé de laisser de côté votre ironie ; c'est une arme dangereuse, d'un maniement difficile, dont vous ne possédez — je le crains — que des éléments rudimentaires.

HENRI. — Je serais curieux, vraiment, de savoir pour qui vous me prenez ?

MICHEL. — Hélas ! Je vous prends — et de fort mauvais gré, je vous le jure — pour celui que vous êtes : l'ennemi triomphant, avec lequel il me faudra vivre désormais en bonne intelligence, si je ne veux pas qu'il me chasse. Peu m'importe votre rang social. Vous êtes, pour moi, la soudaine révélation de mon âge. Vous êtes l'échéance que je croyais que le temps avait oubliée. Vous êtes celui qui me pousse de l'épaule et dont j'implore la pitié. *(Henri demeure silencieux.)* Vous parliez de duel tout à l'heure. Songez qu'en cas d'accident, votre jeunesse ou ma protection lui manqueraient également.

HENRI. — Enfin, monsieur, qu'attendez-vous de moi ?

MICHEL. — Je me suis plaint de venir ici trop rarement. Il y a une chose plus grave. Simone, toujours si douce et d'humeur égale, est devenue nerveuse, et hostile.

HENRI. — Vous vous trompez.

MICHEL. — Je sais ce que je dis. Vous ne pouvez pas vous rendre compte. Vous ne connaissez d'elle que son sourire et sa tendresse. Elle réserve pour moi ses rebuffades. Elle m'écoute d'une oreille distraite, et me répond durement. Je sens que je l'agace, et que je lui deviens odieux.

HENRI. — Je n'y puis rien.

MICHEL. — Si. Je m'aperçois aujourd'hui que ses précédentes trahisons la faisaient charmante à mon égard. C'est votre intrusion qui m'a rendu, à ses yeux, insupportable. Les autres ne comptaient pas. Vous avez de l'importance.

HENRI, *agressif*. — Et alors ?

MICHEL, *s'énervant*. — Et alors, mon petit ami, je vous prie de ne pas outrepasser des droits que vous ne tenez, désormais, que de ma triste indulgence. C'est moi qui commande ici. Savoir qu'elle n'est pas seule quand je suis absent, soit, je m'incline, et n'ai pas à y revenir. Etre certain qu'elle vous appelle dès que j'ai le dos tourné, j'y souscris, misérablement. Mais dépendre de votre caprice, non, je ne l'admettrai pas. Tout à l'heure encore, si je n'avais pas insisté, elle aurait refusé de m'accompagner.

HENRI, *furieux*. — Vous avez insisté ?

MICHEL, *éclatant*. — Oui, j'ai insisté. Car il y a des limites à toute patience, si angélique soit-elle. Je consens à être trompé, mais pas à être bafoué. Je consens à payer son luxe, pour que d'autres en profitent. Je consens à entretenir ses amants — puisqu'elle

st généreuse, paraît-il — mais je veux être e maître. Voilà.

HENRI, *bondissant.* — Entretenir ses mants ? Ah ! ça, monsieur, à qui croyez-ous parler ?

MICHEL. — Je vous en prie ! Je suis ren-eigné.

HENRI. — Sur moi ?

MICHEL. — Sur les autres. Je pense que vous alez le même prix.

HENRI. — Cette fois, vous m'insultez.

MICHEL. — Je ne vous insulte pas. Je vous lasse dans votre catégorie. Un point, c'est out. Quoi ? Qu'est-ce que vous êtes ? Dan-eur ? Boxeur ? Comédien, comme l'autre ?

HENRI. — Je n'ai pas encore de métier.

MICHEL. — De mieux en mieux.

HENRI. — Je suis étudiant en droit.

MICHEL. — Qu'est-ce que vous dites ?

HENRI. — Je suis étudiant en droit.

MICHEL, *ironique.* — Elle est bonne ! Vous tes étudiant ?

HENRI. — Oui, monsieur.

MICHEL. — En droit ?

HENRI. — Oui, monsieur.

MICHEL. — Et en quelle année êtes-vous, 'il vous plaît ?

HENRI. — En deuxième année.

MICHEL. — Ah oui ?

HENRI. — Vous ne me croyez pas ?

MICHEL. — Je vais vous donner un moyen le me le prouver. Voulez-vous me dire quel st votre programme ?

HENRI. — Le programme de deuxième nnée ?

MICHEL. — Oui.

HENRI. — C'est très simple.

MICHEL. — Je vous écoute.

HENRI. — Attendez.

MICHEL. — Ne vous pressez pas.

HENRI, *récitant nerveusement.* — Code civil, leuxième partie. Hypothèques. Code admi-istratif. Code commercial. Code pénal. Code orestier. Code de procédure.

MICHEL, *après un long silence.* — Je vous lemande pardon. *(Un temps.)* J'aime mieux ela. *(Un temps.)* J'aime mieux cela, mais la uestion s'en trouve singulièrement compli-uée. *(Un temps.)* Naturellement, je vous pré-ente mes excuses.

HENRI. — Je les accepte.

MICHEL. — Vous avez raison. Mais cela 'arrange pas les choses. *(Il prend machina-ement la carte que lui avait tendue Henri et u'il avait jetée sur la table. Il la lit et sur-aute.)* C'est votre carte ?

HENRI. — Oui.

MICHEL. — Vous êtes parent du Conseiller la Cour de Cassation ?

HENRI. — C'est mon père.

Un silence.

MICHEL. — Asseyez-vous. *(Henri s'assied. Michel se promène de long en large et réflé-hit. Soudain il s'arrête devant Henri, et, très doucement :)* Vous n'avez pas honte ?

HENRI, *surpris.* — Quel crime ai-je commis?

MICHEL. — Je crains, mon petit, que vous n'ayez trop d'indulgence pour vous-même. Vous estimez n'avoir commis aucune faute, peut-être monsieur votre père en jugerait-il autrement ?

HENRI. — Vous n'allez pas le mettre au courant ?

MICHEL. — Non. Rassurez-vous. Mais si je me suis mépris sur votre compte, mon erreur devrait cependant vous ouvrir les yeux. Je suis excusable. D'après les renseignements que j'ai obtenus, les jeunes gens qui vous ont précédé n'étaient pas d'une moralité rigoureuse. D'autres que moi peuvent se tromper. Quand vous entrez avec votre amie dans un lieu public, croyez-vous que tout le monde ne pense pas ce que j'ai pensé tout à l'heure ?

HENRI. — Permettez...

MICHEL. — Elle ne vous donne pas d'argent, c'est entendu. Mais vous passez la nuit sous son toit. Vous êtes servi par son personnel. Vous montez dans sa voiture.

HENRI. — Pas sans elle.

MICHEL. — Avec elle, ou sans elle. Peu importe. Quand vous l'accompagnez au restaurant ou au théâtre, vous lui demandez de porter les bijoux que vous préférez.

HENRI, *étonné.* — Oui.

MICHEL. — Est-ce que vos parents vous donnent beaucoup d'argent de poche ?

HENRI. — Hélas !

MICHEL. — C'est donc elle bientôt qui vous invitera à dîner ou à souper ?

HENRI, *énergiquement.* — Jamais !

MICHEL. — Comment ferez-vous ?

HENRI, *hésitant.* — Je m'arrangerai.

MICHEL. — Oui. Avec votre conscience. *(Henri veut protester, hésite, baisse la tête, sans répondre.)* Est-ce que je n'ai pas raison ?

HENRI, *bas.* — Si. Je me suis déjà dit tout cela.

MICHEL. — Vous vous l'êtes dit, mais vous êtes resté.

HENRI, *accablé.* — Vous avez raison. Je suis un lâche. Et vous ne savez pas tout. Les détails blessants. L'ironie des domestiques. Les sourires insultants quelquefois, dans la foule. Aujourd'hui, avant son départ, la confusion narquoise d'un fournisseur. Tout à l'heure encore...

MICHEL, *doucement.* — Chut ! Je n'ai pas à savoir.

HENRI. — Et vous-même, qui m'avez confondu avec les autres.

MICHEL. — J'ai eu tort. Je vous croyais plus coupable que vous n'êtes.

HENRI. — Je suis méprisable.

MICHEL. — Vous avez agi par étourderie.

HENRI, *prenant son chapeau et son par-dessus.* — Je ne me le pardonnerai pas. *(Il se dirige vers la porte, s'arrête, réfléchit, puis :)* Il vaut mieux qu'elle ne sache pas... que j'ai eu honte. Les femmes, quand elles aiment, n'admettent pas ces scrupules. Je voudrais lui épargner un chagrin. Vous lui direz... Vous voudrez bien lui dire... que nous nous sommes

rencontrés ici... et que je me suis incliné, pour son bonheur. N'est-ce pas ?

MICHEL. — Vous tenez beaucoup à ce que je lui dise ça ?

HENRI. — Vous me refusez cette pauvre grâce ?

MICHEL. — Je vais être bien accueilli. *(Un temps.)* J'aurais désiré tenir cette entrevue secrète.

HENRI. — Comme il vous plaira.

MICHEL. — Je ne voudrais pas vous paraître cruel.

HENRI. — Vous avez vos raisons.

MICHEL. — Vous n'êtes pas celui que je m'attendais à trouver ici. Et par une étrange ironie, c'est pour cela même que je dois me montrer plus sévère envers vous.

HENRI. — Je vous en suis reconnaissant.

MICHEL. — Que voulez-vous ! Votre génération est extraordinaire ! Vous voulez connaître toutes les joies sans les avoir gagnées.

HENRI. — C'est juste.

MICHEL. — A votre âge, j'avais quelque cent francs à dépenser chaque semaine. *(Henri ne peut réprimer un sourire.)* Cela vous fait rire ? C'était énorme ! Mes camarades m'enviaient parce que j'étais assez riche pour offrir à boire aux petites femmes de rencontre. Nos amour n'étaient pas élégantes. Nous nous efforcions d'y mettre un peu de rêve. Je me souviens. Ce n'était pas follement gai, vous savez ! Au printemps, dans le soir tiède, je remontais les Champs-Elysées. Des voitures luisantes emportaient des femmes adorables. Croyez-vous que je ne serrais pas les poings, moi aussi, en voyant, vautrés à leur côté, de vieux imbéciles ? J'aurais cogné dessus avec une joie !

HENRI, *très animé.* — N'est-ce pas, monsieur ?

MICHEL, *se reprenant.* — Je dois dire que j'avais un sale caractère. Mon petit, tout plaisir s'achète. Quand le cœur et les sens ont des fringales de dentelles, il n'y a qu'à les laisser grogner ! Vous souhaitez une belle fille endiamantée ? Travaillez !

HENRI, *tristement.* — Je ne demande pas qu'elle soit endiamantée !

MICHEL, *avec une ironie douloureuse.* — Quoi ? Vous voulez une maîtresse qui vous plaise ? Vous exagérez ! Cela vaut plus cher encore ! Dans trente ans, vous pourrez vous offrir ce luxe !

HENRI. — Dans trente ans...

MICHEL. — C'est-à-dire trop tard. Et elle vous trompera. Mon cher, il faut choisir. Désirer vainement, parce qu'on est trop jeune. Ou posséder relativement parce qu'on est trop vieux. Trente ans de rage, d'efforts, de privations, pour changer de tourment. Les douleurs se suivent, mais elles varient. Sans doute pour que l'habitude ne nous les adoucisse pas trop. *(Henri, silencieusement, se dirige vers le fond.)* Quoi ?

HENRI. — Vous m'avez convaincu.

MICHEL. — Vous avez de la chance. Moi, je ne suis plus certain d'avoir raison.

HENRI. — C'est indiscutable, hélas ! Adieu, monsieur.

MICHEL. — Vous êtes étonnant. Quand vous vous croyez en bonne posture, vous triomphez. Dès que le sort vous est contraire, vous prenez la porte. Soyez moins enfant. Vous semblez croire que la vie se divise exactement en événements agréables qu'on accueille avec joie, et en situations pénibles auxquelles on a la liberté de se soustraire. Ce serait trop commode.

HENRI, *surpris.* — Vous m'avez reproché, tout à l'heure, de transiger avec ma conscience.

MICHEL, *haussant les épaules.* — Parce que je n'ai plus le bonheur d'avoir à discuter avec la mienne. Dites-vous bien, mon ami, que les indignations bruyantes, vous y trouverez toujours, en y regardant de près, la jalousie.

HENRI. — C'est une satisfaction d'amour-propre, que vous me donnez. Ce n'est pas une conclusion.

MICHEL. — Il y a ici trois égoïsmes en présence. Le vôtre et le mien sont négligeables. C'est celui d'une autre personne qu'il nous faut considérer.

HENRI. — Eh bien ?

MICHEL, *bas.* — Si vous partez, elle ne me le pardonnera jamais. *(Un temps.)* Ne vous hâtez pas de me mépriser. J'ai vécu trois fois le nombre d'années qui composent votre existence entière. Je pense pouvoir juger mieux que vous. Il est des veuleries inexcusables, honteuses. Pour celles-là, pas de pitié. Mais je sais des marchés de dupe avec le destin que justifie la pauvre faiblesse humaine. Il ne faut pas crier sans savoir : « Celui-là est un monstre ! » C'est un pauvre homme, peut-être.

HENRI, *désespéré.* — A présent, je ne pourrais plus rester.

MICHEL. — Vous consentiez à me tromper. Mais vous n'admettez pas que je vous dise : vous convoitez mon plus cher trésor ? Prenez-le ! Prenez ! Dépouillez-moi ! Mais laissez-moi vivre ! *(Un long silence.)* Je n'ai pas à conclure. C'est à vous de décider. Réfléchissez. Je suis tranquille. Vous avez vingt ans. Vos scrupules ne pèseront pas lourd devant un sourire. Hélas ! je suis désespérément tranquille ! *(Un silence.)* Mes amis doivent s'impatienter, je vous laisse. *(Il prend son manteau et met une certaine maladresse à l'endosser. Henri l'aide.)* Merci. Je vous envie. Si des sanglots vous montent à la gorge, vous pourrez donner libre cours à votre peine. Nulle contrainte ne vous empêchera de verser des larmes bienfaisantes. On m'attend. Il me va falloir feindre l'insouciance et la gaîté. Au revoir.

Michel considère un instant Henri, et sort.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte précédent.

Au lever du rideau, la scène est vide. Puis imone sort de sa chambre. Elle tend l'oreille, egarde la porte du fond, et sonne. Elle emble nerveuse. Claire entre.

SIMONE. — Qu'est-ce que c'est ?

CLAIRE. — Madame ?

SIMONE. — Je croyais avoir entendu sonner.

CLAIRE. — Je ne crois pas, madame.

SIMONE. — A l'entrée de service. Allez voir. *Claire sort. Simone marche à travers la ièce, fébrilement. Claire revient. Simone end la main.)* Donnez.

CLAIRE. — Il n'y avait personne.

SIMONE, *découragée.* — Ah !... *(Un temps.)* e ne comprends pas. *(Un temps.)* Je n'ose as lui téléphoner chez ses parents. *(Claire ssaie de s'échapper.)* Attendez. Vous êtes ertaine de n'avoir rien oublié concernant e qui s'est passé hier soir ?

CLAIRE. — J'ai dit à Madame ce que je avais. M. Henri est revenu, je lui ai dit que Madame ne pouvait pas dîner avec lui, mais attendait au restaurant. Et je lui ai donné la ettre. Il l'a ouverte. Il n'a pas eu l'air très ontent. Et puis, il est parti.

SIMONE. — C'est tout ?

CLAIRE. — Oui, madame.

SIMONE. — Il n'a rien dit ?

CLAIRE. — Non. Mais je croyais que Madame avait reçu un pneumatique ?

SIMONE. — Quelques mots.

CLAIRE. — Oui.

SIMONE. — Aucune explication. *(Un temps.)* e vous remercie. *(Claire sort. Simone prend ne enveloppe froissée qu'elle portait sur elle. lle en tire des billets de banque, regarde à intérieur s'il n'y a pas une lettre et fait un este découragé. On sent qu'elle a déjà egardé vingt fois. On sonne. Elle sursaute. lle cache vivement l'enveloppe. Claire ntre.)* C'est lui ?

CLAIRE. — Oui, madame.

SIMONE. — Vite, qu'il entre.

Claire introduit Henri. Il porte sous le bras une serviette de cuir. Il paraît grave et solennel.

SIMONE. — Toi ! Enfin !

HENRI. — Bonjour, Simone.

SIMONE. — Pourquoi n'es-tu pas venu plus t ! Que signifient cette enveloppe et ces llets, sans un mot ? Tu m'as rendue folle inquiétude.

HENRI. — Je suis navré. Mais pourquoi ais-tu inquiète ? Il est cinq heures, j'avais faire à la Faculté.

SIMONE. — Tu pouvais me téléphoner ?

HENRI. — Je n'ai pas eu une minute. Et je pensais me rendre libre plus rapidement. J'ai fait aujourd'hui une démarche très importante.

SIMONE. — Quelle démarche ?

HENRI. — Mon père m'a recommandé à un avocat avec qui je travaillerai bientôt.

SIMONE. — Tu ne m'avais pas parlé de cela.

HENRI. — C'est ce matin seulement que j'ai exprimé à mon père le désir de ne pas attendre la fin de mes études pour gagner un peu d'argent. Il m'a promis de s'occuper de moi. Et le hasard a fait qu'un de ses amis, qui lui téléphonait, cherchât précisément un secrétaire.

SIMONE. — Tu l'as vu ?

HENRI. — Oui. Je crois lui avoir fait bonne impression.

SIMONE. — Tu es devenu bien sérieux en quelques heures.

HENRI. — Je ne le suis pas encore devenu. Mais j'y suis bien décidé. La collaboration, si modeste soit-elle, avec un maître, est la meilleure école. J'apprendrai mieux mon métier, et peut-être même y prendrai-je plus de goût que je n'en ai montré jusqu'à présent. D'autre part, il ne me sera pas désagréable de toucher des appointements. Et enfin, mes occupations m'empêcheront de flâner et m'habitueront à un effort régulier.

SIMONE. — Tu seras très pris ?

HENRI. — Le matin, après les cours. Et tout l'après-midi.

SIMONE. — Tu vas donc suivre les cours, à présent ?

HENRI. — Ce n'est pas le moment de les négliger.

SIMONE. — Quand seras-tu libre ?

HENRI. — Le soir, quand je n'aurai pas un travail urgent à terminer.

SIMONE. — Quand te verrai-je ?

HENRI, *gêné.* — Comment ?

SIMONE. — Je te demande quand je te verrai ? *(Silence.)* Eh bien, réponds-moi.

HENRI. — Simone, il faut être raisonnable.

SIMONE. — Qu'entends-tu par là ?

HENRI. — J'ai beaucoup réfléchi.

SIMONE. — Réfléchi ? A quoi ?

HENRI. — A divers événements qui se sont produits depuis quelque temps.

SIMONE. — Qu'est-ce que tout cela signifie ? Pourquoi me demandes-tu d'être raisonnable ? Je ne comprends pas ? A quels événements as-tu réfléchi ? Dis-moi ? Allons ? Réponds quelque chose.

HENRI. — Je ne pense pas t'apprendre grand'chose en te disant que j'ai eu hier, ici-même, une scène pénible avec ton tapissier.

SIMONE. — Tu n'avais qu'à ne pas l'écouter.

Tu as pris sa note. Il a cru, naturellement, que tu avais l'intention de la régler.

HENRI. — Il y a peut-être un peu de ma faute. Mais tu ne vas pas me rendre responsable de notre dîner manqué ?

SIMONE. — J'ai cru prudent, pour une fois, d'accompagner Michel. Je t'assure que je l'ai fait sans joie. Et ce n'est pas pour cela, j'imagine, pas plus que pour le tapissier, que tu as décidé de travailler désormais nuit et jour ?

HENRI. — C'est pour cela, c'est aussi pour le tapissier, et c'est surtout pour une troisième raison que tu devines.

SIMONE. — Tu te trompes. Je ne devine pas.

HENRI. — Tu as reçu mon pneumatique ?

SIMONE. — Oui !

HENRI. — C'est la première fois qu'on me fait un pareil affront.

SIMONE. — Henri, tu es bête. Tu m'avais dit que tu emprunterais de l'argent à tes parents. Tu ne semblais pas certain qu'ils t'en donneraient. Je voulais te voir. Je n'ai pas réfléchi. J'ai glissé ces billets dans une enveloppe à ton nom. Je n'ai songé qu'à te donner le moyen de me rejoindre.

HENRI. — Je sais que tu n'as pas eu l'intention de m'humilier. Mais si tu n'as pas songé aux conséquences de ton geste, je les ai entrevues, moi. Et mes yeux se sont dessillés. Je suis un honnête homme, Simone.

SIMONE. — Qui te dit le contraire ?

HENRI. — Pas toi, sans doute. Car ton indulgence est sans borne, et pour cause ! Mais d'autres ont un sens plus juste et plus rigoureux de l'intégrité.

SIMONE. — D'autres ?

HENRI. — Les autres. Tous les autres.

SIMONE. — Que nous importe l'opinion des étrangers ?

HENRI. — Elle m'importe, à moi.

SIMONE. — Tu es ridicule. Tu n'as pas d'argent ? La belle affaire ? C'est de ton âge. Et si je veux t'en prêter, cela ne regarde que moi.

HENRI. — Prêter ?

SIMONE. — Tu me le rendras quand tu pourras, si tu y tiens.

HENRI. — Comment veux-tu savoir quand je serai en mesure de te rembourser ?

SIMONE. — J'ai confiance en toi.

HENRI. — Je te remercie. Mais ce n'est pas un argument. Je ne gagne même pas ma vie.

SIMONE. — Tu vas travailler.

HENRI. — Tout à l'heure, tu me le reprochais.

SIMONE. — Nous n'avons qu'à ne plus sortir. Nous serons aussi bien ici.

HENRI. — Je ne veux pas que tu te cloîtres par ma faute.

SIMONE. — C'est stupide.

HENRI. — Et il y a autre chose.

SIMONE. — Quoi encore ?

HENRI. — Je ne veux pas profiter de ton luxe, dès l'instant qu'il est payé par un autre.

SIMONE. — Et si j'étais mariée ?

HENRI. — Tu ne l'es pas. Je n'ai donc pas à envisager ce que je ferais dans ce cas.

SIMONE. — Dis-moi la vérité. Tu veux me quitter, et tu as inventé ce prétexte ?

HENRI. — Simone !

SIMONE. — Car il faut que tu l'aies inventé et que tu sois de mauvaise foi pour ne pas apercevoir combien toutes ces raisons que tu me donnes sont bêtes et méchantes. Si tu m'aimais un peu, tout cet échafaudage tomberait comme un château de cartes.

HENRI. — Tu es injuste.

SIMONE. — Tu as bien changé depuis hier. Tu te plaignais de mon passé, des aventures que j'avais eues avant de te connaître. Mais tu restais. Je t'avais demandé quelques jours pour balayer cet air impur dont tu souffrais. Cela m'eût été facile, car je t'aime et je te sentais à moi. Est-ce bien toi, à présent, qui me parles durement, avec ta serviette sous le bras ? Tu as l'air d'un huissier qui viendrait saisir notre amour.

Henri jette sa serviette sur une chaise et s'approche de Simone.

HENRI. — Crois-tu que je ne me fasse pas violence ?

SIMONE, *suppliante.* — Henri, je suis ta maîtresse !

HENRI. — Il faut que je l'oublie.

SIMONE. — L'oublier ? Tu pourrais l'oublier ?

HENRI. — Il le faut.

SIMONE. — Il le faut ! Tu ne sais que répéter ça ! Le premier soir, je t'ai dit que j'avais peur de toi, et qu'il fallait partir. M'as-tu obéi ? Ça ne signifiait pas grand'chose, « il le faut » à ce moment. Mais peut-être l'as-tu oublié aussi, ce premier soir ?

HENRI. — Ne me torture pas !

SIMONE. — Tu t'es endormi dans le fauteuil. Je t'ai regardé longtemps. Je savais que je souffrirais par toi, mais pas si bêtement. Quand le jour s'est levé, tu as eu froid. Tu m'as réveillée. Tu avais un étrange regard avec de la détresse et du désir mêlés. Tu étais transi, et troublant. J'ai eu pitié de toi. Et j'ai eu envie de toi.

HENRI. — Je t'en supplie !

SIMONE. — Et les jours, et les nuits qui ont suivi ? Et ton bonheur, dont tu ne cessais de me parler ? Et le mien, que tu veux briser ? Et la joie que nous avions à nous montrer ensemble ? Tout cela, tu l'as oublié ?

HENRI, *criant.* — Simone, c'est l'autre qu'il faut chasser !

SIMONE. — Michel ?

HENRI. — Je ferai ce que tu voudras. Tu le sais ! Mais je ne veux pas que tu sois à lui...

SIMONE. — Tu es jaloux ?

HENRI. — Oui. Je t'aime, Simone. C'est de l'amour qu'il me vole. Et je ne veux pas que tu lui dises les mêmes mots qu'à moi.

SIMONE, *niant.* — Les mêmes mots...

HENRI. — Si tu ne les penses pas, tes lèvres les prononcent. Il ne compte pas pour toi, mais tu es tout pour lui. Simone, puisque c'est

noi que tu aimes, puisque c'est à moi que tu ppartiens, ce n'est pas lui, comme tu l'imaines, que tu trompes avec moi, mais moi que u trahis avec lui.

SIMONE. — C'est un pauvre homme, Henri...

HENRI. — C'est un pauvre homme, sans loute, et peut-être un brave homme. Je ne loute pas de sa bonté. Mais sa présence n'empêche de te sentir à moi, et je n'en peux lus.

SIMONE. — Mon amour...

HENRI. — Chérie... *(Doucement :)* Tu le hasseras ? *(Un silence.)* Dis ? Tu le chasseas ?

SIMONE, *soupirant.* — Le chasser ! Comme u y vas !

HENRI. — Tu le chasseras poliment.

SIMONE. — C'est difficile.

HENRI. — Pourquoi ?

SIMONE. — Que deviendrons-nous ?

HENRI. — Puisque je travaillerai ?

SIMONE. — M'aimeras-tu encore quand je erai pauvre ?

HENRI, *sur un ton de reproche.* — Simone !

SIMONE. — Car il ne faut pas nous le dissinuler, tu auras beau travailler, nous serons auvres.

HENRI. — Tu hésites ?

SIMONE. — Je ne sais pas si j'ai le droit de aire peser sur toi cette responsabilité.

HENRI. — Je ne la crains pas.

SIMONE. — L'amour n'est pas gai dans une nansarde.

HENRI. — Qu'en sais-tu ?

SIMONE, *après un silence.* — Enfant !

HENRI. — Tu as déjà aimé dans une mansarde ? Tu en as donc aimé d'autres avant noi ?

SIMONE, *rêveuse.* — Je ne sais pas si je les i aimés. Moins que je ne t'aime, sûrement. Je ne me souviens pas. Mais je me rappelle la nansarde. *(Elle a un frisson de peur.)* Ah !... *(Elle songe au passé.)* Si tu savais... *(Elle a un geste pour écarter le mauvais souvenir.)* Recommencer ça, non ! *(Elle regarde autour l'elle, se blottit frileusement dans un fauteuil.)* On est bien, ici... *(Elle regarde Henri t lui sourit. Puis, doucement, un peu suppliante :)* Ne sois pas méchant !

Un long silence.

HENRI. — Tu as raison.

SIMONE. — Quoi ?

HENRI. — Je ne veux pas être égoïste.

SIMONE. — Tu vas être raisonnable ?

HENRI. — Oui. On n'a pas le droit de bouleverser une existence quand ce n'est pas pour l'embellir.

SIMONE. — Qu'est-ce que tu dis ?

HENRI. — Adieu, Simone.

SIMONE, *criant.* — Henri ! tu es fou !

HENRI. — C'est tout à l'heure que j'étais fou. Je voulais assumer une responsabilité trop lourde. Je ne veux pas que tu sois malheureuse par ma faute.

SIMONE, *affolée.* — Tu ne vas pas me quitter ?

HENRI, *grave.* — Il le faut.

Il remonte vers la porte.

SIMONE, *criant.* — Henri ! Attends ! *(Un silence.)* Je réfléchirai.

HENRI. — A quoi bon ?

SIMONE. — Je ne veux pas te perdre. C'est impossible.

HENRI. — Ce qui est impossible, c'est que je reste. Nous n'y pouvons rien. *(Il regarde l'heure.)* J'ai une course à faire. Je suis en retard.

SIMONE, *s'accrochant à lui.* — Mon chéri, je t'en supplie, ne pars pas tout à fait. Ce n'est pas fini, je vais penser à tout cela.

HENRI. — Je crains bien que tu ne trouves pas de solution.

SIMONE. — Je verrai, je m'arrangerai. Nous en reparlerons.

HENRI. — Si tu veux.

SIMONE. — Mais quand ?

HENRI. — Je viendrai te voir demain. *(On sonne. Ils se regardent un moment en silence.)* C'est lui. *(Elle regarde la porte de la chambre.)* Oui, je vais passer par là.

Il se dirige vers la porte.

SIMONE. — Ecoute ! *(Il s'arrête.)* Reviens ce soir.

HENRI. — Ce soir ?

SIMONE. — Tout à l'heure, quand tu auras fait ta course. Tu ne peux pas me refuser cela ?

HENRI, *après une hésitation.* — Bon. Je viendrai.

Il sort. Simone sèche rapidement ses yeux et se poudre. Entre Claire.

SIMONE. — C'est Monsieur ?

CLAIRE. — Non, madame, c'est M. Emile.

SIMONE. — Que veut-il.

CLAIRE. — Je ne sais pas, madame.

SIMONE. — Vous lui avez dit que j'étais ici ?

CLAIRE. — Oui, madame. Mais je n'ai pas dit que M. Henri était avec Madame.

SIMONE, *après une hésitation.* — Faites-le entrer.

Claire sort puis revient, introduisant Emile.

EMILE. — Bonjour, Simone.

SIMONE. — Bonjour.

EMILE. — Je ne te dérange pas ?

SIMONE. — Non.

EMILE. — Je veux dire : tu n'attends personne ?

SIMONE. — Pas pour l'instant.

EMILE. — Bon. Tu n'as pas d'ennuis ?

SIMONE. — Pourquoi me demandes-tu cela ?

EMILE. — Tu n'as pas l'air gai.

SIMONE. — Mais si.

EMILE. — Tu as de la chance. *(Un temps.)* Il m'arrive une chose terrible.

SIMONE. — Quoi donc ?

EMILE. — Simone, ma mère a de l'amnésie.

SIMONE. — Comment ?

EMILE. — Ma mère a une crise d'amnésie. Il faut qu'elle se fasse opérer sans délai.

SIMONE. — On opère, pour l'amnésie ?
EMILE. — On opère pour tout, maintenant.
SIMONE. — Tu parles sérieusement ?
EMILE. — Ai-je l'air de plaisanter ?
SIMONE. — Je te demande pardon. Pauvre femme ! Ce n'est pas grave, j'espère ?
EMILE. — Non. Rassure-toi. Ce n'est pas très grave, si l'on ne perd pas de temps. Mais c'est cher. Elle est à l'hôpital, je ne veux pas qu'elle y reste.
SIMONE. — Tu as raison.
EMILE. — Il est temps encore de la mener dans une petite maison de santé où j'ai obtenu des conditions spéciales.
SIMONE. — Combien ?
EMILE. — Cent mille. Tout compris.
SIMONE. — Ce n'est pas exagéré.
EMILE. — Tu trouves ?
SIMONE. — Où est-elle, cette maison de santé ?
EMILE. — A Passy.
SIMONE. — Tu ne te rappelles pas l'adresse ?
EMILE. — Je ne la sais pas par cœur.
SIMONE. — Qui doit l'opérer ?
EMILE. — On ne me l'a pas dit.
SIMONE. — Tu es sûr que c'est un bon chirurgien ?
EMILE. — Oh oui !
SIMONE. — Tu me permettras d'en douter, si le prix que tu m'as dit est exact.
EMILE. — Ce n'est pas assez cher ?
SIMONE. — Non.
EMILE. — Simone, je ne t'ai pas dit la vérité. Je n'ai pas osé. C'est deux cent mille qu'on me demande.
SIMONE. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?
EMILE. — Parce que... je vais t'expliquer... j'avais l'intention de te demander... de m'aider. Mais j'ai pensé que c'était trop. Alors, je comptais trouver ailleurs la moitié... Et que tu pourrais peut-être...
SIMONE, *se dirigeant vers son secrétaire.* — A quel hôpital est-elle ?
EMILE. — Au Val de Grâce.
SIMONE. — Une femme ? Au Val de Grâce ?
EMILE. — Oui...
SIMONE. — Je croyais que c'était un hôpital militaire.
EMILE. — C'est changé. Tout récemment.
SIMONE. — Tu es certain ?
EMILE. — Mais oui.
SIMONE. — Tu n'as pas l'air certain ?
EMILE. — Je suis ému, n'est-ce pas ! Depuis hier, je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais.
SIMONE, *s'asseyant à son secrétaire.* — Mon pauvre gosse ! Ne t'inquiète pas. *(Elle prend dans un tiroir son carnet de chèques.)* Je vais te signer un chèque.
EMILE. — Simone ! tu es bonne...
SIMONE, *rédigeant le chèque.* — C'est la première fois que tu me demandes de l'argent pour un motif respectable. C'est à considérer.

Elle détache le chèque et le lui tend.

EMILE, *sans le prendre, lisant.* — Deux cent mille ?
SIMONE. — Ne m'as-tu pas dit qu'on te demande deux cent mille francs ?
EMILE, *ému.* — Simone, c'est trop.
SIMONE. — C'est le prix de l'opération et du séjour à la maison de santé.
EMILE. — Non, Simone.
SIMONE. — Ce n'est pas le prix ?
EMILE. — Non, Simone.
SIMONE. — Je ne te comprends pas.
EMILE. — Ce serait peut-être le prix, s'il était question de maison de santé.
SIMONE. — Il faut éviter l'hôpital.
EMILE. — L'hôpital... ce n'est pas vrai.
SIMONE. — L'amnésie...
EMILE. — Il n'y a pas d'amnésie...
SIMONE. — Ta mère...
EMILE. — Ma mère a une mémoire extraordinaire.

Un silence.

SIMONE, *indignée.* — Emile !
EMILE. — Simone...
SIMONE. — Tu n'as pas honte ?
EMILE. — Si, Simone. Je t'ai menti.
SIMONE. — J'y suis habituée. Mais c'est le genre de mensonge que tu as choisi qui m'indigne. Ne sais-tu pas que cela porte malheur ?
EMILE. — J'ai pensé que cela te toucherait.
SIMONE. — C'est ignoble.
EMILE. — Oui, Simone.
SIMONE. — Ta pauvre mère !
EMILE. — Elle se porte à merveille.
SIMONE. — Tu mériterais, pour te punir, qu'elle tombât malade.
EMILE. — Ce serait injuste, puisque je n'ai pas menti jusqu'au bout.
SIMONE. — Au fait, par quel miracle m'as-tu avoué la vérité ?
EMILE. — Je ne sais pas. Une défaillance ! Je t'ai vue là, crédule, généreuse. La force m'a manqué.
SIMONE. — Pourquoi avais-tu besoin de cet argent ?
EMILE. — J'ai joué, j'ai perdu.
SIMONE. — Où ?
EMILE. — Au Cercle des Industries Réunies.
SIMONE. — Ce doit être quelque chose de propre.
EMILE. — Ce n'est pas mal. Il y a une grande entrée avec des tapis et des plantes vertes, et deux valets en livrée qui vous saluent. On a l'impression d'être riche.
SIMONE. — Qui t'a présenté là-bas ?
EMILE. — Les deux valets peuvent servir de parrains.
SIMONE. — Quand as-tu joué ?
EMILE. — Hier.
SIMONE. — Combien as-tu perdu ?
EMILE. — Cent vingt-cinq. Je t'ai dit deux cents à cause de l'opération. Il ne me fallait que cent mille francs.
SIMONE. — Cent vingt-cinq.
EMILE. — Non. J'ai payé vingt-cinq mille.
SIMONE. — Hier soir ?
EMILE. — Oui.
SIMONE. — Où les avais-tu pris ?

EMILE. — Tu ne sais pas ? C'est le petit qui ne les avait prêtés.

SIMONE. — Quel petit ?

EMILE. — Ton ami.

SIMONE. — Henri ? Tu l'as vu ?

EMILE. — Il ne te l'a pas dit ?

SIMONE. — Non. Raconte-moi.

EMILE. — J'étais ici quand il est arrivé.

SIMONE. — Tu lui as parlé ?

EMILE. — Je vois que tu n'es pas au courant.

SIMONE. — Mais non. Pas du tout. Parle, je t'en supplie, mon petit Emile, si tu as un peu d'affection pour moi, ne me cache rien ! Si tu savais combien je suis inquiète !

EMILE. — J'ai beaucoup d'affection pour toi, Simone. Tu m'as donné tout à l'heure encore une preuve de ta bonté. Et, après tout, je suis de ton côté, moi. Tant pis pour les autres. Quoique le petit soit sympathique. Mais pas très futé. Quant à l'attitré...

SIMONE. — Michel ? Que vient-il faire dans cette histoire ?

EMILE. — Je n'en sais rien. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y est venu.

SIMONE, *sonnant.* — Il faut pourtant que je sache.

EMILE. — Ce n'est pas Claire qui te renseignera.

SIMONE. — Pourquoi pas ? Elle était ici.

EMILE. — Tout ça est bien compliqué.

SIMONE. — A qui le dis-tu ! *(Entre Claire. Simone la regarde un moment en silence. Claire, gênée, regarde alternativement Simone et Emile.)* Claire, vous m'avez menti.

CLAIRE, *simplement.* — Oui, madame.

SIMONE. — Pourquoi avez-vous fait cela ?

CLAIRE. — C'était pour épargner des soucis à Madame.

SIMONE. — Dites-moi ce que vous savez.

CLAIRE. — Pas grand'chose, madame. Il y a eu une conversation entre Monsieur et M. Henri. Mais je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient.

SIMONE. — Vous n'avez pas écouté ?

CLAIRE. — Madame, je n'ai pas dit que je n'avais pas écouté. J'ai dit que je n'avais pas entendu.

SIMONE. — Monsieur n'a pas crié ?

CLAIRE. — Un peu, au début, mais il s'est calmé.

SIMONE. — Et puis ?

CLAIRE. — Il est parti en me recommandant de ne rien répéter à Madame.

SIMONE. — Et M. Henri ?

CLAIRE. — Il est resté ici un moment. Je crois qu'il a pleuré.

SIMONE. — Il ne vous a rien dit, en partant ?

CLAIRE. — Non, madame.

SIMONE. — C'est bon, allez.

CLAIRE. — Madame me pardonne ?

SIMONE. — Oui, oui. Laissez-nous.

CLAIRE. — Merci, madame.

Elle sort. Un silence.

SIMONE. — L'entrevue à dû être orageuse.

EMILE. — As-tu revu le petit ?

SIMONE. — Il était ici il y a un instant. Il veut me quitter si je ne lui sacrifie pas Michel.

EMILE. — C'est un enfant.

Un temps.

SIMONE. — A quoi songes-tu ?

EMILE. — Qu'est devenu l'autre ?

SIMONE. — Michel ?

EMILE. — Oui.

SIMONE. — Après le dîner, il m'a accompagnée jusqu'à ma porte.

EMILE. — Et tu n'as plus eu de ses nouvelles ?

SIMONE. — Non.

Un temps.

EMILE. — Sais-tu que ce petit idiot est capable de t'avoir fait perdre ta situation ?

Un silence.

SIMONE, *bas.* — Cela m'est égal.

EMILE. — Quoi ?

SIMONE. — Si c'est le seul malheur qui me frappe, ce n'est pas grave.

EMILE. — Tu es bien malade, ma pauvre Simone !

SIMONE. — Oui... *(Elle pleure.)* Je suis malheureuse, Emile.

EMILE, *doucement.* — Allons ! Allons ! Ah ça ! tout le monde pleure donc ici depuis que je n'y suis plus !

SIMONE. — Je l'adore, tu sais.

EMILE. — Mais oui, je sais.

SIMONE. — Il est charmant, frais et tendre.

EMILE. — Oui.

SIMONE. — Qu'est-ce que je vais devenir, s'il ne revient pas ?

EMILE. — Il reviendra.

SIMONE. — Ce n'est pas sûr. Il a un tel caractère !

EMILE. — Il a mauvais caractère ?

SIMONE. — Il est un peu sauvage.

EMILE. — C'est un débutant.

SIMONE. — Y a-t-il jamais eu la moindre anicroche, de ton temps ?

EMILE. — Je suis discret.

SIMONE. — Michel n'avait aucun soupçon.

EMILE. — Il partait, j'arrivais. Il arrivait, je partais.

SIMONE. — Quand il désirait sortir avec moi, tu ne protestais pas.

EMILE. — J'ai des usages.

SIMONE. — La vie était simple.

EMILE. — Charmante.

SIMONE. — Sans inquiétude.

EMILE. — Confortable.

SIMONE. — Tu étais docile quand j'étais nerveuse. Tu laissais passer les orages. Tu t'éclipsais sans bruit, sans éclat.

EMILE. — Je sais m'en aller.

SIMONE. — Toujours près de moi quand je désirais te voir. Invisible dès que ta présence pouvait me gêner.

EMILE. — C'est une vocation...

SIMONE. — Où es-tu, mon pauvre Emile ?

EMILE. — Je suis là. *(Un silence.)* Tu viens de me comparer au petit nouveau. Je ne

l'aurais pas fait moi-même parce que je ne tire pas dans les jambes des camarades. Mais je suis obligé de reconnaître qu'il tient dans ta vie beaucoup trop de place. C'est un défaut.

SIMONE. — Peut-être.

EMILE. — Sûrement. Je ne suis pas beau. *(Simone fait un geste.)* Mais non, ne proteste pas. Je ne suis pas beau. Je n'ai pas une élégance prestigieuse. J'ai l'âme un peu fripée parce que j'ai déjà rencontré la vie sur mon chemin. Je dis des grossièretés. Il m'arrive de me tenir mal à table. Et je suis quelquefois très tournée de province

SIMONE. — Tu te calomnies.

EMILE. — Non. Je me connais. Je ne me fais aucune illusion. C'est pourquoi je puis dire sans fausse modestie que j'ai une grande qualité : je ne suis pas encombrant. On me cache dans un coin. Tu n'as pas de petit chien, Simone. Il y avait une place à prendre ici ; tu me l'avais donnée. Quand ça te chantait, tu me prenais dans tes bras et tu me cajolais. J'étais heureux. Quand ce n'était pas mon heure, tu me renvoyais et je ne grognais pas. J'allais me coucher. Pas toujours gaiement. Mais j'étais heureux quand même. Sans doute, je pensais qu'il eût été bon d'être le maître, de m'installer ici quand cela me plaisait et de ne pas fuir quand l'autre paraissait. Mais quoi ? Ce sont des rêves. Il n'y a pas de miracles.

SIMONE. — Quelle sagesse !

EMILE. — J'ai ma petite philosophie.

SIMONE, *souriant.* — Je connais des gens qui nommeraient cela du cynisme.

EMILE. — Comme ils doivent être riches !

SIMONE. — Oui...

Un silence.

EMILE. — Je pars la semaine prochaine. *(Simone ne répond pas.)* Je suis obligé. J'ai signé. *(Même jeu.)* J'ai peut-être eu tort ?

SIMONE, *doucement.* — Tu as bien fait.

EMILE. — Tu crois ?

SIMONE, *sans le regarder.* — Je suis folle de lui.

EMILE. — Je te demande pardon.

SIMONE. — Tu ne m'en veux pas ?

EMILE, *secouant la tête, puis désignant le carnet de chèques.* — Il y a ça entre nous. Ça ne pardonne pas. L'autre y viendra. Mais ce sera différent. Il a pu tenir quelques jours. Tout est là. Tu lui seras reconnaissante d'accepter. Tu me tiens rigueur d'avoir demandé. *(Il soupire, puis, secouant sa tristesse :)* Voilà. N'en parlons plus.

SIMONE, *l'embrassant.* — Cela m'ennuie de te faire de la peine.

EMILE, *ému.* — Nous faisons bon ménage, la peine et moi. L'habitude de vivre ensemble...

SIMONE. — Je te souhaite beaucoup de succès, une belle carrière, la gloire peut-être...

EMILE. — Je vais tâcher de faire rire les Auvergnats. Pour la gloire, je repasserai.

On sonne.

CLAIRE, *entrant.* — C'est Monsieur.

SIMONE. — Vous le ferez entrer quand je sonnerai.

CLAIRE. — Bien, madame.

Elle sort.

EMILE. — Au revoir, Simone.

SIMONE. — Je t'aime bien, mon petit Emile.

EMILE. — Je crois que je gagne à être connu. Je passe par ta chambre ?

SIMONE. — Oui.

EMILE. — Comme au bon temps...

Il sort. Puis Claire introduit Michel.

MICHEL. — Je m'excuse d'arriver à l'improviste.

SIMONE. — Mais pas du tout.

MICHEL. — J'avais grande envie de vous voir. Je n'ai pas pris le temps de vous avertir par téléphone.

SIMONE. — Vous avez bien fait.

MICHEL. — Vous êtes charmante. Comment vous portez-vous ?

SIMONE. — Bien, je vous remercie.

MICHEL. — Vous semblez fatiguée ?

SIMONE. — Un peu.

MICHEL. — Voulez-vous que je vous laisse ?

SIMONE. — Non. Vous pouvez rester.

MICHEL. — Vos paupières sont rougies comme si vous les aviez frottées.

SIMONE. — Pas du tout.

MICHEL. — Ou comme si vous aviez pleuré.

SIMONE. — Quelle idée !

MICHEL. — Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

SIMONE. — Mais non, mon ami.

MICHEL. — Je ne veux pas que vous soyez triste. Je me suis montré hier un peu impérieux quand je suis venu vous chercher. Je m'en excuse. Rien ne s'oppose à ce que vous soyez heureuse. La vie n'est pas toujours clémente, mais on peut la vaincre au prix de beaucoup de bonté. C'est ce que j'ai fait.

SIMONE. — De quoi parlez-vous, Michel ? Qu'avez-vous fait ? Quel sacrifice douloureux ?

MICHEL, *se reprenant.* — Peu de chose. J'ai décidé de vous laisser désormais organiser votre existence comme il vous plaira. Vous ne me verrez que lorsque vous le désirerez. *(Un silence.)* Mais pourquoi êtes-vous grave ? Que se passe-t-il ?

SIMONE. — Rien. Je songe à votre brusque départ, hier, quand votre secrétaire est venu vous chercher au restaurant.

MICHEL. — Oui ?

SIMONE. — Vous ne m'avez pas dit quelle affaire urgente vous avait contraint de nous quitter.

MICHEL. — Puisque vous y tenez, sachez que j'ai mené à bien des négociations difficiles, pénibles même, et délicates. Il y fallait du tact, de la patience... *(Simone l'écoute avec une telle attention qu'il comprend.)* Mais vous vous moquez de moi, Simone ? *(Elle ne répond pas.)* Quoi ? Qui avez-vous vu aujourd'hui ?

SIMONE. — N'accusez personne. Un jeune comédien de mes amis était ici tout à l'heure.

MICHEL. — Bon. J'avais oublié celui-là. *(Un nps.)* Vous saviez donc et vous me laissiez rler et m'agiter lamentablement.

SIMONE. — Je savais que vous aviez eu une trevue. J'en ignore le résultat.

MICHEL. — Vous n'avez pas revu... l'autre ?

SIMONE. — Si. Il n'a pas trahi votre secret. is il veut me quitter.

MICHEL. — Pourquoi ?

SIMONE. — Parce qu'il n'est pas riche.

MICHEL. — La nature humaine nous réserve ncroyables surprises. On ne voit que calcul, nisme ou duplicité. Et l'on découvre idain, dans des replis cachés, d'étranges ndeurs et des propretés... presque agres- es !

SIMONE. — Ce n'est pas seulement pour cette son.

MICHEL. — Pour quelle autre ?

SIMONE. — Il est jaloux.

MICHEL. — De moi ?

SIMONE. — Oui.

MICHEL. — C'est me faire beaucoup nonneur. *(Un silence.)* Alors ?

SIMONE, *bas.* — S'il part, je le suivrai.

MICHEL. — Simone ! *(Elle ne répond pas.)* est une folie !

SIMONE. — Je la ferai.

MICHEL. — Il accepte ?

SIMONE. — Je le convaincrai.

MICHEL, *écrasé.* — Qu'est-ce que je vais venir ?

SIMONE. — Voyons, Michel, vous trouverez ns peine une jolie fille qui prendra ma ace dans votre affection.

MICHEL. — La question n'est pas là. Je ne ns pas à trahir ma femme. Je ne le fais ni r principe, ni par vice. Il ne s'agit pas de us remplacer. Il s'agit de ne pas vous rdre.

SIMONE. — Je vous jure que je suis très inée. Je n'ignore pas ce que je suis pour us. Une grande amie autant qu'une maî- sse.

MICHEL. — Ma femme est une bonne femme, ns plus. Nos entrevues sont cordiales et rnes. Il m'était doux de venir ici, elquefois, de vous voir, de vous entendre de vous respirer. Je ne me faisais pas de andes illusions. Je n'étais pas l'amant, mais mi sérieux, le protecteur. *(Un temps.)* Ce tait pas désagréable d'être votre ami, même rieux. Et c'était bon de vous protéger.

SIMONE. — Je vous aime beaucoup Michel. je sais que je fais une bêtise. *(Un temps. chel ne répond pas.)* Pourquoi, lorsque us êtes venu me chercher pour dîner, ne avez-vous pas parlé ?

MICHEL. — A quoi cela nous aurait-il ancé ?

SIMONE. — Comment ?

MICHEL. — Ce qui s'est passé hier ne gardais que lui et moi. J'ai le droit d'être ble, honteusement. Dès l'instant que vous s au courant, tout est perdu. Si nous vons tous les trois, cela devient monstrueux. Vous avez raison, il faut choisir, à présent. C'est lui que vous gardez. Je m'en vais.

Il se lève et va pour sortir.

SIMONE. — Michel ? *(Un temps.)* Vous êtes malheureux ?

MICHEL. — Je ne crie pas, Simone. Je ne fais pas de scène. Je suis un homme. Je sais faire bonne figure dans l'adversité. Et mon âge m'interdit, publiquement du moins, les désespoirs bruyants.

SIMONE. — Mon ami...

MICHEL. — Au revoir, ma petite Simone.

SIMONE. — Attendez !

MICHEL. — Il est temps que je parte. La volonté a des bornes. Et je serais désolé si vous conserviez de moi un souvenir ridicule.

SIMONE. — Michel, vous m'abandonnez ?

MICHEL, *après une hésitation, résigné.* — Je vous écoute. Qu'attendez-vous de moi ?

SIMONE. — Il ne sait pas. C'est un enfant... Nous seront très malheureux. Si je lui refuse le sacrifice qu'il me demande, il me quittera. Mais si je lui obéis, c'est notre amour que je tue.

MICHEL. — Alors ?

SIMONE. — Je n'ose pas vous dire ma pensée.

MICHEL. — S'il existe un moyen de concilier nos trois exigences, dites-le moi. Votre idée doit être effarante, car c'est celle d'une femme qui veut aimer librement, avec le seul appui d'un pauvre homme. Je m'attends à tout. Et d'avance, je vous admire. De trois êtres en détresse, vous allez faire deux heureux et un résigné. C'est une belle moyenne. Je sens que le triste honneur d'être le troisième m'est réservé.

SIMONE. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous entendiez me laisser désormais organiser mon existence à ma guise.

MICHEL. — Oui.

SIMONE. — Que vous ne viendriez ici que lorsque je le désirerais.

MICHEL. — C'est entendu.

SIMONE, *lentement et n'osant pas le regarder.* — Peut-être n'est-il pas utile de lui laisser comprendre que vous n'êtes pas parti...

Un silence.

MICHEL. — Vous lui mentirez donc ?

SIMONE, *bas.* — Pour le garder.

MICHEL. — J'imaginais naïvement avoir atteint aux limites extrêmes de la faiblesse. Je me trompais. Il me restait quelques pas à faire. On a de fâcheuses tendances à se croire trop vite intéressant.

SIMONE, *inquiète.* — Que décidez-vous ?

MICHEL. — Si nous étions des personnages de roman, je ferais en ce moment le geste que tout le monde attendrait de moi. Je m'inclinerais, je partirais et je veillerais de loin, sur votre bonheur. Hélas ! Je suis fait de chair, je vous en demande humblement pardon.

SIMONE, *même jeu.* — Michel, si je vous propose ce stratagème, c'est pour vous, n'est-ce pas, que je le fais !

MICHEL. — Je vous sais gré de votre sollicitude.

SIMONE, *angoissée.* — Et puis, vous ne voulez pas que je sois malheureuse ?

MICHEL. — Il y a cela aussi.

SIMONE. — Je vous en supplie, répondez-moi ! *(Il ne répond pas.)* Si vous saviez combien mon cœur sera plein de gratitude pour vous ! Toute ma tendresse affectueuse, je vous la promets. Vous verrez comme je serai douce et joyeuse. Je vous aimerai tant, Michel ! *(Michel s'est dirigé lentement vers la porte de la chambre. Il l'entr'ouvre.)* Que faites-vous ?

MICHEL. — Je voudrais être seul une seconde... *(Il a les larmes aux yeux.)* Si vous permettez...

Il sort en tirant son mouchoir.

SIMONE, *seule, après réflexion, souriante et sincère.* — Et on dit que les femmes sont égoïstes ! *(Michel revient, s'essuyant les yeux.)* Mon ami ! Vous avez du chagrin ?

MICHEL. — Ne vous inquiétez pas. Je désirais voir quelque chose dans votre chambre.

SIMONE. — Dans ma chambre ?

MICHEL. — Cela peut aller.

SIMONE. — Quoi ?

MICHEL. — Je tiens aisément dans le placard.

SIMONE, *heureuse.* — Merci, Michel.

Elle se serre contre lui.

MICHEL, *détournant la tête.* — Cela me rajeunira.

SIMONE, *convaincante.* — Après tout, cela devrait vous amuser !

MICHEL. — Follement !

On sonne.

SIMONE. — C'est lui.

MICHEL. — Je file. *(Désignant la chambre :)* Par ici, sans doute ?

SIMONE. — Les autres fois, oui. Mais pas aujourd'hui.

MICHEL. — Pourquoi ?

SIMONE. — Laissez-moi vous le présenter. Ce sera plus correct.

MICHEL, *non sans ironie.* — Vous avez raison. Ce sera plus correct.

Entre Claire, effarée, qui regarde alternativement Simone et Michel, sans oser parler.

SIMONE. — Eh bien ? Qu'est-ce que vous avez ? C'est M. Henri ? *(Claire ne répond pas.)* Ce n'est pas M. Henri ?

MICHEL. — Répondez, voyons ! Est-ce que c'est M. Henri, ou est-ce que ce n'est pas M. Henri ?

CLAIRE. — Oui, monsieur, c'est M. Henri.

MICHEL. — Vous m'avez fait peur.

SIMONE. — Faites-le entrer.

CLAIRE, *affolée.* — Madame ?

MICHEL. — Vous ne comprenez donc rien aujourd'hui ? Madame vous dit de faire entrer ce monsieur.

CLAIRE. — Oui, monsieur.

Elle va sortir.

MICHEL. — Attendez. *(Claire s'arrête.)* Quand Madame sonnera.

CLAIRE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

SIMONE. — Qu'y a-t-il ?

MICHEL, *souriant.* — J'ai l'intention de m'absenter pour quelques jours. Je partirai demain. Cette petite trêve nous sera bienfaisante. Quand je reviendrai, nous verrons les choses d'un regard neuf. La vie reprendra son cours, sur un autre plan. Alors, vous me feriez plaisir si vous vouliez, de votre côté, faire un petit voyage. Il faut un entr'acte, vous comprenez ? *(Un temps. Il tire de sa poche un portefeuille.)* J'ai vu tout à l'heure, en venant, ce porte-cartes. J'ai pensé qu'il vous plairait. *(Il le tend à Simone qui le prend.)* Vous pouvez sonner, à présent.

SIMONE. — Merci, Michel.

MICHEL, *lui baisant la main.* — A bientôt. *(Simone sonne.)* Pourvu que ce petit sauvage ne me saute pas à la gorge !

Claire introduit Henri et ferme la porte. Henri fait un petit salut à Michel et baise la main de Simone. Elle le conduit vers Michel.

SIMONE. — Henri, voici un de mes bons amis qui désirait vous connaître. *(Henri s'incline.)* Il part pour un grand voyage...

HENRI, *joyeux.* — Vous partez, monsieur ? *(Il prend la main de Michel et la secoue avec force.)* Je suis très honoré de vous connaître.

MICHEL. — Tout le plaisir est pour moi, monsieur.

Simone, souriant, s'écarte d'eux et va à son secrétaire pour y déposer le porte-cartes.

HENRI, *bas à Michel.* — Vous voyez que tout s'arrange.

MICHEL, *même jeu.* — Il suffit d'y mettre du sien.

HENRI, *même jeu.* — Au fond, vous l'aimiez peut-être moins que vous ne pensiez ?

MICHEL, *même jeu.* — Beaucoup moins.

HENRI, *même jeu.* — Et l'essentiel, n'est-ce pas, c'est qu'elle soit heureuse ?

MICHEL, *même jeu.* — Tout est là.

HENRI, *même jeu.* — Il faut être généreux dans la vie.

MICHEL, *même jeu.* — Je crois l'être.

HENRI, *même jeu.* — Je suis sûr que cela vous donne une grande joie ?

MICHEL, *même jeu.* — Enorme.

HENRI, *même jeu.* — Et après tout, cela vous épargne bien des soucis.

MICHEL, *même jeu.* — Ne m'en parlez pas. C'est-à-dire que je ne sais comment vous remercier.

HENRI, *même jeu.* — Je vous en prie.

MICHEL, *même jeu.* — Je n'insiste pas.

Simone, qui se remaquillait, se retourne.

SIMONE. — Vous bavardez ?

MICHEL. — Monsieur est fort intéressant.

Henri remercie d'un salut.) Mais je suis bligé de vous laisser. Au revoir, ma chère mie.

SIMONE. — Au revoir, mon ami. Vous me onnerez de vos nouvelles ?

MICHEL. — Je n'y manquerai pas. *(Saluant enri :)* Au revoir, monsieur.

HENRI. — Au revoir, monsieur.

Michel, distrait, va vers la chambre. Simone et Henri le regardent, surpris.

MICHEL, *s'apercevant de son erreur.* — Par- on !

Il remonte et sort. Henri jette sa serviette. Simone se blottit dans ses bras. Ils s'embrassent longuement, puis se dégagent.

SIMONE. — Tu est heureux ?

HENRI. — Il s'en va pour toujours ?

SIMONE. — Tu l'as bien compris ?

HENRI. — Oui, mais c'est tellement beau, je e peux pas y croire.

SIMONE. — C'est encore plus beau que tu e penses. Il n'y aura pas de mansarde.

HENRI. — Comment ça ?

SIMONE. — Il n'a pas voulu me quitter sans rganiser mon avenir.

HENRI. — Ça alors, c'est formidable ! Il 'a offert ça de lui-même ?

SIMONE. — Presque...

HENRI. — Mais dis-donc, est-ce que tu as e droit d'accepter ?

SIMONE. — Henri, mon chéri ! Tu ne va as encore te tourmenter ? Nous avons une hance miraculeuse.

HENRI. — Excuse-moi. Je suis ridicule. Mais u'est-ce que tu veux, ce matin, tout était erdu, ce soir tout est arrangé. Je n'en reviens as.

SIMONE. — Il faut faire confiance à la vie.

HENRI. — La vie ? Elle va être splendide. Quand je pense qu'après mon travail, je pour- ai venir ici sans me cacher !

SIMONE. — Ton travail ?

HENRI. — Oui, ça y est, j'ai la réponse. C'est raiment une journée sensationnelle.

SIMONE. — Tu peux le dire. Quand entres-tu hez ton avocat ?

HENRI. — Le mois prochain.

SIMONE. — Dans quinze jours.

HENRI. — A peu près.

SIMONE. — Et tu comptes suivre les cours à a Faculté, immédiatement ?

HENRI. — Non. J'ai l'intention de savourer os derniers moments de pleine liberté.

SIMONE. — Tu veux rester à Paris ?

HENRI. — Je ne sais pas. Pourquoi ?

SIMONE. — Je songe qu'un séjour loin d'ici ous serait peut-être bienfaisant ? *(Répétant es phrases de Michel :)* Il faut un entr'acte, omprends-tu ? Notre union va prendre une ace nouvelle. A notre retour, la vie conti- uera sur un autre plan.

HENRI. — C'est très juste. Voilà une bonne dée.

SIMONE. — Alors, c'est entendu ?

HENRI. — Certainement. J'ai si souvent rêvé de faire un voyage avec toi. C'est un début.

SIMONE. — Il n'y a aucun inconvénient, n'est-ce pas ?

HENRI. — Aucun.

SIMONE. — Tu es gentil.

Elle est devant son secrétaire. Elle ouvre un tiroir et en retire le porte-cartes que lui a donné Michel.

HENRI, *qui n'a pas vu son geste, continue.* — Tout cela est très possible. Mon père est ravi de ma décision. Lui-même m'a engagé à prendre des vacances complètes jusqu'au mois prochain. Il ne me refusera pas un peu d'argent.

SIMONE, *posant le portefeuille sur la table.* — Oui...

HENRI. — Quand partons-nous ?

SIMONE. — Le plus tôt sera le mieux.

HENRI. — Demain ?

SIMONE. — Si tu veux.

HENRI. — Parfait. Je passe chez moi et je vais retenir nos places. *(Il l'embrasse, reprend sa serviette, se dirige vers la porte, s'arrête.)* Au fait, où allons-nous ?

SIMONE, *riant.* — Etourdi !

HENRI, *même jeu.* — Je suis si heureux !

SIMONE. — Mon chéri !... Je ne sais pas. Propose ?

HENRI. — Je n'ai aucune idée. La forêt de Fontainebleau, peut-être ?

SIMONE. — Tu n'y penses pas ?

HENRI. — Pourquoi ?

SIMONE. — En cette saison, nous y gèlerions !

HENRI. — Tu crois !

SIMONE. — Je préfèrerais la Côte.

HENRI. — Le Midi ?

SIMONE. — Cannes, par exemple. *(Un temps.)* Ça ne te tente pas ?

HENRI, *gêné.* — C'est loin.

SIMONE. — Nous avons quinze jours.

HENRI. — C'est une ville.

SIMONE. — J'ai envie de quitter Paris. Mais ce n'est pas pour me cloîtrer dans un trou.

HENRI. — Nous ne nous amuserons guère à Cannes, à moins de mener une vie très brillante.

SIMONE. — Pourquoi ne mènerions-nous pas une vie brillante ?

HENRI. — Tu me disais hier que tu ne tenais pas aux bars et aux restaurants de nuit. C'est ça que nous trouverons là-bas.

SIMONE. — Sans doute. Mais dans une atmosphère incomparable.

HENRI. — Quinze jours dans un palace...

SIMONE. — A deux, c'est charmant.

HENRI. — Oui...

Un silence.

SIMONE. — Tu ne veux pas me faire ce plaisir ?

HENRI. — Je le voudrais.

SIMONE. — Qui t'en empêche ?

HENRI, *suppliant.* — Simone...

SIMONE. — Quoi ?

HENRI. — Ne sois pas méchante.

SIMONE. — Je suis méchante, moi ?

HENRI. — Tu le sais bien !

SIMONE. — Je ne te comprends pas.

HENRI. — Mon père ne me donnera jamais assez d'argent.

Un silence.

SIMONE. — C'est ennuyeux. Je me faisais une telle joie d'aller là-bas avec toi !

HENRI. — Tu es fâchée ?

SIMONE. — Ce n'est pas ta faute.

HENRI. — Si tu savais combien je suis désespéré de devoir te refuser cela.

SIMONE. — N'en parlons plus. Ces derniers quinze jours de liberté, nous les passerons ici.

HENRI, *gentiment.* — Tu n'es plus fâchée ?

SIMONE. — Tant que tu seras près de moi, je serai heureuse partout.

HENRI, *tendrement.* — Chérie...

Un silence.

SIMONE. — Je te mentirais si je te disais que je ne regrette pas notre beau projet.

HENRI, *suppliant.* — Simone, il ne faut plus m'en parler !

SIMONE. — C'est vrai : je te demande pardon. Mais que veux-tu, malgré moi, je cherche s'il n'y aurait pas un moyen...

HENRI, *même jeu.* — Il n'y en a pas.

SIMONE. — Il ne s'agirait que de trouver un supplément à la somme que te donnera ton père.

HENRI. — Un gros supplément.

SIMONE. — Tu vas travailler.

HENRI. — A mon retour.

SIMONE. — N'importe. C'est une garantie sérieuse sur laquelle tu peux emprunter à un camarade.

HENRI. — J'ai toujours eu des camarades plus démunis que moi.

SIMONE, *pressante.* — Henri, j'ai une envie folle que tu m'emmènes, loin ! Pourquoi ne remplacerais-je pas auprès de toi un ami plus fortuné ?

HENRI, *sursautant.* — Comment ?

SIMONE, *même jeu.* — Ne te cabre pas. Je ne te propose rien d'avilissant.

HENRI. — Simone !

SIMONE. — Oh ! Jamais je n'aurais osé t'en parler quand tu n'étais qu'un petit étudiant sans ressources. Mais à présent que tu as une situation...

HENRI. — Je gagnerai trente mille francs par mois.

SIMONE. — C'est énorme. Tu me rembourseras par mensualités. *(Riant :)* Et je serai une créancière impitoyable, tu sais ! *(Pressante :)* Tu ne peux pas me refuser ! *(Elle va vivement à son portefeuille.)* Tu trouveras ici de quoi retenir nos places et aussi un peu d'argent que j'ai l'intention de risquer au jeu. Je te le confie. Je te le demanderai quand nous serons là-bas. *(Elle lui tend le portefeuille. Il avance la main. Ils le tiennent tous deux. Ils le lâchent en même temps. Le portefeuille tombe. Ils le regardent. Un lourd silence. Elle prend la serviette d'Henri et l'ouvre.)* Qu'as-tu là-dedans ?

HENRI. — Des bouquins de droit.

Simone ouvre la serviette, prend un livre et, à dessein, fait tomber les autres.

SIMONE. — Oh ! Pardon !

Il s'agenouille, et, lentement, remet les livres dans la serviette. Il tourne le dos à Simone. Quand il a remis la moitié des livres, il se retourne vers elle et la regarde.

SIMONE. — Qu'as-tu ?

HENRI. — Tu m'effrayes.

SIMONE. — Tu n'es pas heureux ?

HENRI. — J'ai la sensation que tu m'as mis un bandeau sur les yeux et que tu me conduis par la main, comme un enfant.

SIMONE, *doucement.* — Tu es un enfant...

HENRI. — Jusqu'où me mèneras-tu ainsi ?

SIMONE, *souriant.* — Jusqu'à Cannes, d'abord.

HENRI. — Et puis ?

SIMONE. — Tu verras bien. N'as-tu pas confiance en moi ?

HENRI. — Si.

SIMONE. — Est-ce désagréable de me suivre?

HENRI, *bas.* — Non.

SIMONE. — L'essentiel, c'est que nous ne nous quittions pas.

HENRI, *même jeu.* — Oui.

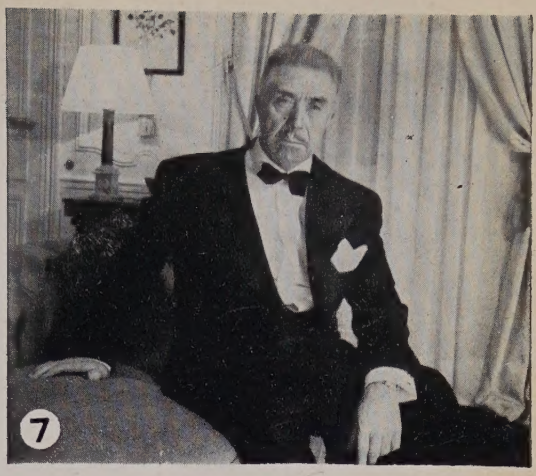
SIMONE. — Tu m'aimes ?

HENRI, *même jeu.* — Oui.

SIMONE. — Alors ? *(Il continue de remettre les livres dans la serviette.)* Dépêche-toi ! Nous partirons demain soir. Tu auras peut-être de la peine à trouver des places. Je compte sur toi. Tu feras preuve de décision, n'est-ce pas ? *(Henri ramasse le portefeuille, le regarde, hésite. Simone le surveille.)* Ce serait trop bête de tout compromettre par une hésitation. *(Il ne se décide pas. Simone poursuit :)* Henri, ne soit pas insensé... Je connais un coin où il doit faire si bon être deux ! Une forêt de roses et de mimosas. Je m'y suis grisée de parfums. Mais j'étais seule. J'ai juré d'y retourner avec l'homme que j'aimerais. Nous y serons dans deux jours. La vie est merveilleuse... *(Henri laisse glisser le portefeuille dans la serviette, referme bruyamment celle-ci et, à bout de forces, retombe dessus, assis face à Simone, la tête baissée, sans oser la regarder. Elle vient à lui, s'agenouille, lui soulève le visage et bouche contre bouche, avec une tendresse heureuse :)* Je t'adore...

RIDEAU

Michel Henri



Michel

6 MICHEL. — *C'est votre carte ?* (ACTE II.)

7 MICHEL. — *Ne vous hâtez pas de me mépriser.* (ACTE II.)

8 EMILE. — *La vie était douce !* (ACTE III.)

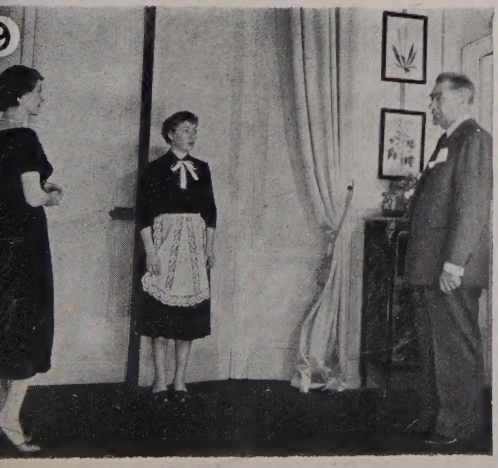
9 CLAIRE. — *Oui, monsieur, c'est M. Henri.* (ACTE III.)

10 SIMONE. — *Henri, ne sois pas insensé...* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki)

Simone Emile

mone Claire Michel



Henri Simone

"LE GRELUCHON DÉLICAT"

DEVANT LA CRITIQUE

DEPUIS que Strindberg est mort, on l'admire et on le loue pour sa fureur de destruction. M. Jacques Natanson n'a que vingt-cinq ans. Il est possible qu'on n'accepte pas immédiatement sa précision implacable et sa franchise poussée jusqu'à l'agression. En ce cas, on l'accusera de cynisme et sa comédie pourra faire scandale. En attendant, elle fut acclamée hier par un public que rejouissait ce massacre de sensibilités et qui, à chaque coup, poussait des hurlements de plaisir. C'est que l'auteur de *l'Enfant truqué* et des *Amants saugrenus* n'a jamais montré un talent plus viril, une décision plus rapide, ni plus de lucidité, de personnalité.

RÉGIS GIGNOUX,
dans *Comœdia*
(lors de la création.)

J'AVOUE que je redoutais fort l'exhumation de cette race de gigolos dont on nous assure qu'elle a disparu et je craignais que le cynisme de la génération qui brisa sa coquille aux alentours de 1920 ne nous paraisse intolérable. Je me trompais lourdement. S'il y a décalage, il s'est produit en sens inverse et les rapports qui peuvent exister entre la catégorie « amis sérieux » et celle « amants de cœur » étaient alors empreints d'une courtoisie et d'une délicatesse qui n'a plus cours actuellement. Je me souviens d'un article au vitriol dans lequel M. Binet-Valmer fustigeait certains jeunes oisifs de cette époque qu'il baptisait « l'ère du mufle ». A la lumière de ce que nous pouvons constater aujourd'hui, j'ai l'impression que ce polémiste anticipait.

J'entendais, à la sortie des Mathurins, une charmante consœur déclarer que ce genre de femmes n'existait plus et qu'une telle situation était devenue impossible de nos jours. C'est être bien candide. Et si, peut-être, les mœurs des jeunes garçons ont changé, et leur caractère et leur façon de s'exprimer, j'ai été frappé par la vérité psychologique des personnages du *Greluchon délicat*, par la justesse de l'observation. La scène qui est au centre même de la pièce, et qui oppose l'honnête et inexpérimenté Henri à son vieux rival Michel, est conduite avec une maîtrise, une souplesse, une efficacité qui demeurent intactes.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

LA trentaine est au théâtre, l'âge dangereux. L'auteur de *L'Age heureux* — qui à peine majeur, réussit en 1922, avec *L'Enfant truqué*, grâce à Lugné-Poe, un si beau doublé et fut alors salué par Antoine comme un tout jeune maître promis à une éclatante carrière qu'une coalition sordide devait bientôt briser — vient de surmonter aisément cette redoutable épreuve.

Le Greluchon délicat — qui, ainsi que *Je t'attendais*, son chant de cygne, est la comédie la mieux venue de ce Théâtre d'Amour, d'un amour léger, tendrement cynique où transparaissent l'émotion et la souffrance de ses personnages — soutient allègrement la comparaison avec les auteurs de sa génération qui, depuis, ont fait carrière au boulevard; et semble en outre avoir tracé la voie où se sont engagés des cadets oublieux de ce qu'ils devaient à leur aîné, Jacques Natanson. Certes, ces trois actes ont, par comparaison, perdu de leur hardiesse alors agressive et leur paisible amoralité est maintenant de loin distancée. Mais ce qui reste, c'est la franchise du ton, la prestesse et l'habileté du dialogue, la variété de l'invention et une sûreté de métier, vraiment singulière chez un blanc-bec de vingt-cinq ans.

Le thème du *Greluchon délicat* renverse celui de *L'Enfant truqué*, rejeton d'un père sceptique et amer qui lui enseignait l'art de traiter les femmes suivant leur peu de mérite. L'amant novice essayait de suivre ces conseils désabusés, mais la nature lui imposait sa douce loi, et ressentant bientôt les tourments d'une adolescence inquiète, il payait son tribut à l'amour vainqueur.

Le Greluchon délicat, lui, est le fils d'un haut magistrat. Mordu pour une demi-mondaine, richement entretenue mais béguineuse en diable et friande de chair fraîche, il fait taire peu à peu ses préjugés et accepte finalement les servitudes de sa fausse position, aidé en cela par l'ami sérieux qui, connaissant la vie, se résigne à faire la part du feu plutôt que de tout perdre. Car à soixante ans, et quand on aime encore, il faut savoir composer.

G. JOLY,
dans *L'Aurore*.

LE *Greluchon délicat* a été monté avec éclat. Il y a M. Victor Francen, qui joue le rôle de l'amant vieilli, d'apparence toujours mâle. Sa majesté y est impressionnante. C'est un burgrave foudroyé. Mais j'ai vu couler, après qu'il eut bien mâché sa douleur et soupiré sa mélancolie, de vraies larmes sur de jolies joues. On ne résiste pas à ces preuves-là.

Mlle Laurence Aubray, encore en progrès, est vraiment une Simone parfaite. Pas « petite femme » ; plutôt élégiaque. Prompte à la tentation, quand un frais garçon de vingt ans entre dans sa chambre. Mais elle indique bien le complexe maternel dans son désir. Elle a une grande autorité, qui ne durcit pas son jeu.

M. Cattand, authentiquement jeune, et d'une naïveté sincère — Henri — et plus encore M. André Versini, très à l'aise dans un rôle de gouape consciente et organisée, la gentillesse même, représentent les conscrits, les Marie-Louis de la distribution. En vérité, la relève se fait bien. La garde montante a du talent.

De charmants décors ; deux écrins soyeux...

Et nous avions trente ans de moins.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954